Comment un bâtiment issu d'une architecture événementielle peut-il être réactivé pour participer à la fabrication de la ville contemporaine?

Le cas du pavillon américain de l'exposition universelle de 1958

Baptiste Chaussier

UCLouvain (2025-2026)
Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (Site de Bruxelles)

LARCB-LARCI 2280

Transversalité en & sur l'architecture, outils et méthodes : COMPOSITION

2025-2026

Titulaires
Cécile Chanvillard
Christine Fontaine

Co-Promotrice, experte
Emilie Bechet

UCLouvain
Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (Site de Bruxelles)

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mes promotrices et professeures, Cécile Chanvillard et Christine Fontaine, pour leur soutien, leurs conseils précieux et leur regard critique tout au long de cette année.

Mes remerciements s'adressent également à ma co-promotrice, Emilie Bechet, pour sa disponibilité, sa bienveillance et la pertinence de ses conseils. Son accompagnement constant a été une aide précieuse dans l'élaboration de ce mémoire.

Enfin, je souhaite remercier ma famille, mes parents ainsi que ma sœur pour leur soutien sans faille, leur confiance et leurs encouragements durant ces années d'études. Je remercie aussi mes amis de la faculté d'architecture, avec qui j'ai partagé de nombreux moments, tant dans les périodes de doute que dans les réussites. Au fil des années, nous avons tissé des liens solides qui ont largement contribué à rendre ce parcours aussi enrichissant qu'inoubliable.

TABLE DES MATIÈRES

1. LA DÉCOUVERTE D'UN FRAGMENT URBAIN OUBLIÉ
  1.1 Préambule
  1.2 Introduction

2. LE PAVILLON AMÉRICAIN A L'EXPO 58
  2.1 L'Exposition Universelle de 1958
    2.1.1 Contexte
    2.1.2 Une ville éphémère
    2.1.3 Catalyseur de transformations urbaines de Bruxelles
  2.2 La pratique architecturale de Edward Durell Stone
  2.3 Le Pavillon Américain en 1958
  2.4 Le Pavillon Américain en 2026

3. CONTEXTE BRUXELLOIS
  3.1 Contexte Bruxellois actuel
  3.2 Une référence qui a marqué les esprits : La Tour Martini
  3.3 Aptitude du Pavillon Américain à faire ville

4. QUELS BESOINS POUR UNE RÉGION DÉLIMITÉE ?
  4.1 Analyse de site
  4.2 Conditions pour faire ville
  4.3 Aspirations pour faire ville
    4.3.1 Interview

5. PRISE DE POSITION CRITIQUE PAR LE PROJET
  5.1 Posture «Solitude assumée»
    5.1.1 Référence : Hostel Wadi - Studio Bernardo Secchi & Paola Viganò
    5.1.2 Projet «Solitude assumée»
  5.2 Posture «Ville dans le bâtiment»
    5.2.1 Référence : Tour martini - Jacques Cuisinier & Serge Lebrun
    5.2.2 Projet «Ville dans le bâtiment»

6. CONCLUSION

7. BIBLIOGRAPHIE

8. ICONOGRAPHIE



Fig 01 : BROWNJOHN, R. (1958) - Brussels World's Fair – U.S, Bruxelles 1958.

1. LA DÉCOUVERTE D'UN FRAGMENT URBAIN OUBLIÉ

1.1 Préambule

Ce travail s'intéresse au Pavillon Américain de l'Exposition Universelle de 1958, conçu par l'architecte Edward Durell Stone sur le plateau du Heysel à Laeken. Après l'Exposition Universelle, la plupart des pavillons ont été démontés conformément à leur vocation temporaire. Le Pavillon Américain est un cas particulier, sa structure supérieure a été démontée mais son socle en béton a été conservé et réutilisé, lui permettant de traverser le temps[1] .

Cet édifice constitue aujourd'hui un vestige d'une architecture évènementielle éphémère. Officiellement vacant, il occupe une position relativement marginale dans le tissu urbain environnant. Malgré sa proximité avec les grandes infrastructures du Heysel, il apparait comme un vestige discret d'un moment clé de l'histoire de Bruxelles.

Cette situation soulève une question centrale à ce travail : Comment un bâtiment issu d'une architecture évènementielle peut-il aujourd'hui être réactivé pour participer à la fabrication de la ville contemporaine ?

Note : Dans le cadre de la rédaction de ce mémoire, des outils d'intelligence artificielle ont été utilisés ponctuellement pour aider à reformuler ou traduire certains passages. L'ensemble des idées, analyses et arguments développés reste le fruit d'une réflexion personnelle.

1 urban.brussels – Inventaire du patrimoine architectural, Ancien Pavillon Américain de l'Exposition Universelle de 1958, fiche n°37970, consulté sur monument.heritage.brussels.

1.2 Introduction

J'ai commencé ce travail par l'étude de bâtiments vacants. C'est ce phénomène qui a d'abord éveillé mon intérêt car il forme une ressource potentielle pour le ville de Bruxelles. Le territoire de Laeken a constitué un point de départ singulier pour cette réflexion. Ce quartier rassemble des infrastructures ainsi qu'un ensemble de bâtiments dont les usages ont évolué, disparu ou perdu en intensité au fil du temps. En observant ce territoire, il est apparu clairement que plusieurs édifices semblent inoccupés, sous-utilisés ou en attente d'une transformation.
Cette observation n'est pas un cas isolé, plusieurs analyses menées à l'échelle de la Région de Bruxelles-Capitale soulignent l'existence d'un nombre important de bâtiments vacants dans la ville[1]. Cette situation révèle un décalage entre le bâti existant et les usages réels.

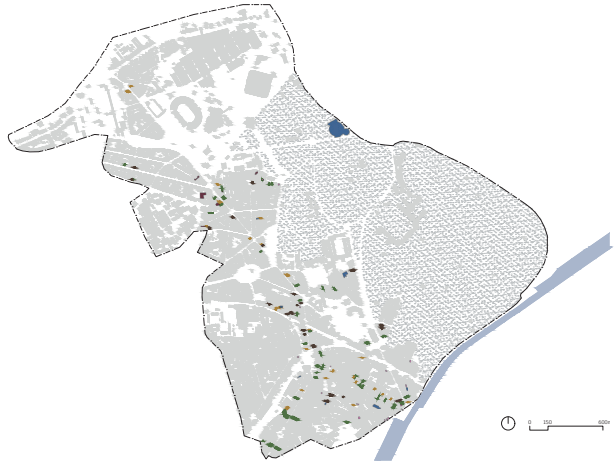
Pour mieux comprendre ces bâtiments inoccupés à Laeken, j'ai commencé à les identifier et à les classer. Cette démarche a conduit à la réalisation d'un catalogue typologique de ces bâtiments vacants dans la commune.

1 PERSPECTIVE.BRUSSELS (2024) - Inventaire des opportunités foncières et immobilières, Bruxelles..

PLAN DE SITUATION DE LAEKEN



LE BÂTI VACANT À LAEKEN



CATALOGUE TYPOLOGIQUE

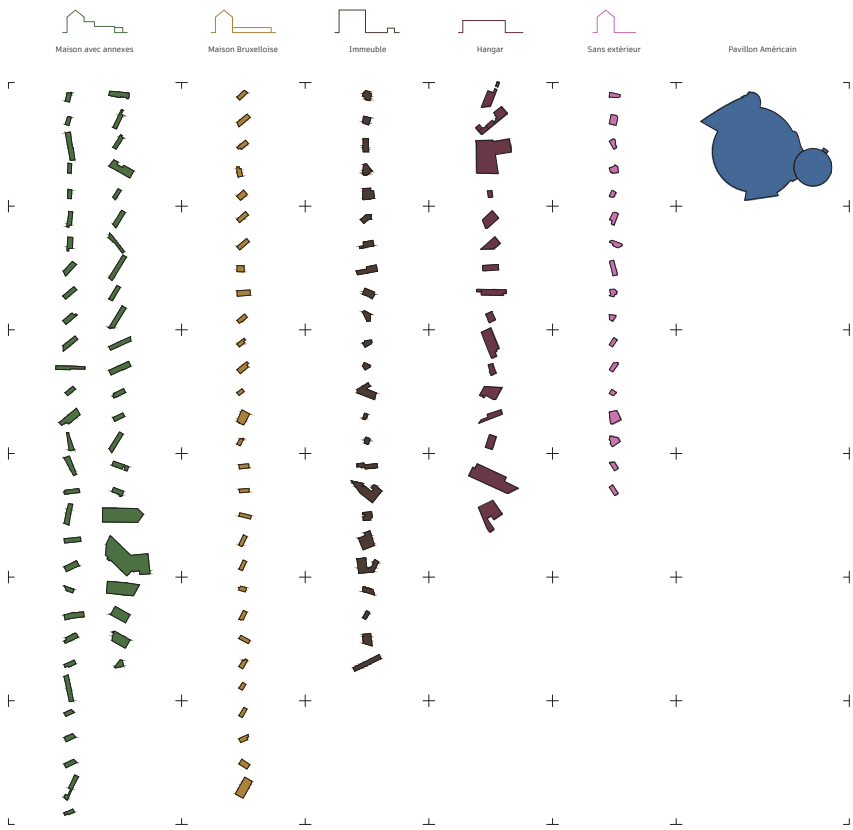


Fig 02 : Catalogue des bâtiments vacants à Laeken, Production de l'auteur.

Catalogue typologique

L'identification de ces bâtiments vacants a permis de mettre en évidence plusieurs typologies récurrentes dans le tissu urbain de Laeken. Ce catalogue s'appuie sur l'étude des ilots Laekenois réalisée par le bureau d'architecture 51N4E[1] .
L'observation de ces bâtiments fait apparaître plusieurs types récurrents :
La maison bruxelloise correspond aux habitations unifamiliales classiques du tissu résidentiel.

1. Les annexes en intérieur d'îlot regroupent des extensions construites à l'arrière des bâtiments à rue.

2. Les bâtiments enclavés sont situés entre deux constructions et ne disposent généralement pas d'espace extérieur.

3.Les immeubles correspondent principalement à des immeubles à appartements associés à des garages ou à d'autres infrastructures en intérieur d'îlot.

4. Les halles regroupent des entrepôts ou de grands volumes initialement destinés à des activités autre que du logement.

Au sein de cet inventaire, un bâtiment attire particulièrement l'attention : le Pavillon Américain de l'Exposition Universelle de 1958. Il se distingue des autres édifices recensés et apparait comme un intrus par sa typologie et son échelle imposante. Par son implantation dans le Parc de Laeken, il semble presque isolé, comme en marge de la ville.

Cette singularité fait de cet édifice un cas d'étude, notamment en raison de son potentiel de reconversion et de sa potentielle capacité à accueillir des usagess atypiques au regard du contexte environnant. Ces paramètres m'ont conduit à m'intéresser davantage à son histoire.

1 51N4E (2023) - Intérieurs d'îlots de Laeken – Recommandations adoptées par le Collège des Bourgmestre et Échevins, Bruxelles.



Fig 03 : “La foule à l’Expo’ 58 (Photographie)”, © Régie des Bâtiments - 2018.

2. LE PAVILLON AMÉRICAIN A L'EXPO 58

2.1 L'Exposition Universelle de 1958

2.1.1 Contexte

L'Exposition Universelle de 1958 représente un moment clé dans l'histoire contemporaine de Bruxelles et de l'Europe. C'est le premier rendez-vous international qui a lieu après la Seconde Guerre mondiale dans un contexte marqué par la reconstruction matérielle et surtout morale d'un continent profondément traumatisé.

Initialement programmée pour 1955, l'évènement avait une portée symbolique particulière pour la Belgique, coïncidant avec le 125e anniversaire de son indépendance. Reportée à cause de la guerre de Corée et des tensions internationales, l'Exposition a finalement été inaugurée le 17 avril 1958 et s'est achevée le 19 octobre de la même année.[1]

Sous le règne du Roi Baudouin Ier, le pays a une volonté d'affirmer une identité fondée sur la paix, le progrès et l'ouverture internationale. L'ampleur de l'événement est impressionnante : environ 42 millions de visiteurs se rendent sur le plateau du Heysel, situé dans la commune de Laeken, qui joue le rôle de vitrine mondiale.

Quelques mois avant l'ouverture, le traité de Rome est signé. Il met sur pied la Communauté Économique Européenne (CEE) et la Communauté Européenne de l'Énergie Atomique (Euratom), qui constituent les prémisses de ce qui deviendra plus tard l'Union Européenne. Bruxelles s'impose progressivement comme un centre institutionnel majeur et deviendra dans les années suivantes la capitale politique de l'Europe.[2]

Le thème choisi pour l'Exposition Universelle de 1958, « Bilan du monde, pour un monde plus humain », reflète clairement la volonté de tirer des leçons de la guerre. La science et la technologie ne sont plus seulement associées à la destruction ; elles doivent désormais servir à améliorer les conditions de vie et le bien-être des populations. Cette vision humaniste s'inscrit dans le contexte des Trente Glorieuses, période durant laquelle l'entrée progressive dans une société de consommation était perçue comme une promesse de stabilité et d'abondance. L'Expo 58 illustre ainsi la vie moderne à travers des démonstrations visant à transformer le quotidien : logements équipés d'électroménagers, accès facilité à l'information, à la culture et aux loisirs. Les pavillons nationaux deviennent autant d'espaces d'exposition où chaque pays participant cherche à convaincre que le progrès peut être maîtrisé au service des hommes. L'Exposition baigne dans une atmosphère d'optimisme et d'émerveillement portée par des innovations jusque-là réservées à une élite. La conviction partagée que l'avenir sera synonyme de paix, d'abondance et d'amélioration constante des conditions de vie est au cœur de l'Exposition de 58.

---

1 BUREAU INTERNATIONAL DES EXPOSITIONS - Expo 58 Bruxelles.

2 UNION EUROPÉENNE, Les traités de Rome.

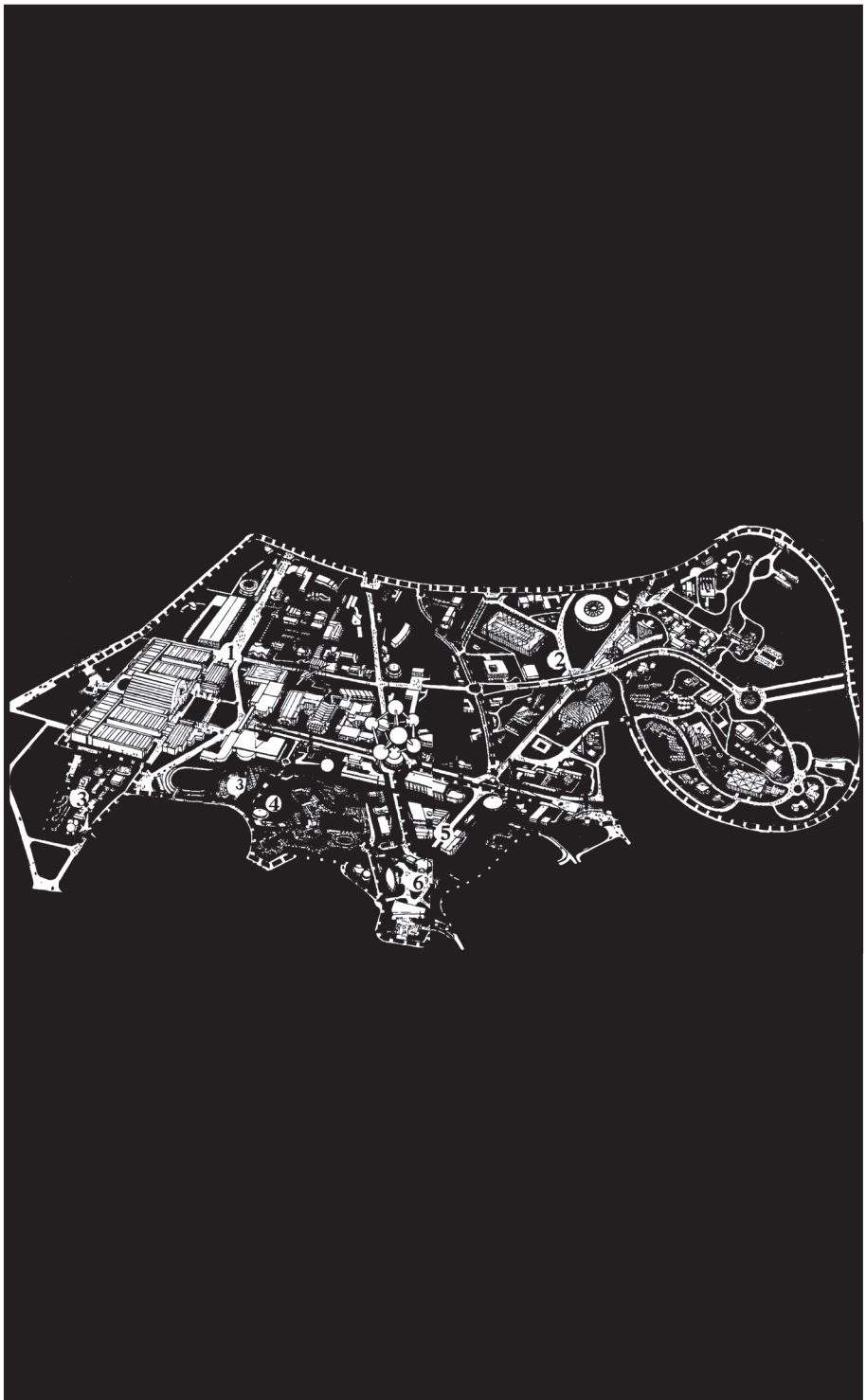


Fig 04: Illustration de l'exposition universelle 1958, Production de l'auteur sur base d'illustrations de Lucien De Roeke.

2.1.2 Une ville éphémère

Au-delà des enjeux politiques et idéologiques, l'Expo 58 reste avant tout une expérience vécue par plusieurs millions de visiteurs. Franchir ses portes revenait à pénétrer un territoire temporaire conçu comme une ville idéale : dense, animée et spectaculaire. C'était un espace-temps utopique. Le site du Heysel est organisé en un vaste parcours invitant à flâner entre pavillons nationaux, espaces verts aménagés, attractions diverses et points de restauration. Pour beaucoup de visiteurs qui n'étaient pas habitués aux voyages internationaux, cette expérience offre en un seul lieu une véritable immersion mondiale.[1]

La mobilité interne participe aussi pleinement à cette expérience : des téléphériques relient différentes zones du site offrant non seulement un moyen pratique pour se déplacer mais aussi une attraction en soi. Depuis les cabines suspendues, les visiteurs peuvent admirer une vue panoramique sur toute l'exposition.

Au centre de cette mise en scène du progrès se dresse l'Atomium conçu par l'ingénieur André Waterkeyn : il représente un atome de fer agrandi 165 milliards de fois. Symbole fort de l'Expo et incarnation même du culte scientifique propre aux années 1950, il résume parfaitement l'esprit qui animait cette édition. Initialement pensé comme une structure temporaire destinée à être démontée après dix ans, ce monument est rapidement devenu un repère visuel et affectif incontournable. Sa popularité auprès du public ainsi que sa forte charge symbolique ont conduit à sa préservation. Faisant aujourd'hui encore figure d'emblème culturel tant pour Bruxelles que pour toute la Belgique.

La vie à l'Expo est animée par une multitude d'activités et de démonstrations. Les pavillons offrent des spectacles, des projections et des performances artistiques. Le Heysel devient un lieu de rencontre et d'échange où l'on peut entendre des langues venues du monde entier. Les visiteurs découvrent de nouvelles formes musicales et d'arts visuels, souvent à travers des dispositifs immersifs. Les restaurants, inspirés par les cuisines du monde entier, participent à cette expérience sensorielle globale : c'est un espace autant dédié au loisir qu'à la découverte. L'éclairage nocturne, particulièrement soigné, transforme le site au crépuscule en un paysage lumineux spectaculaire, prolongeant l'activité jusque tard dans la soirée et renforçant l'atmosphère d'émerveillement.

Cette concentration d'innovations, de spectacles et de flux humains crée une intensité urbaine exceptionnelle. Pendant quelques mois, le site de l'Expo fonctionne comme une ville éphémère avec ses propres centralités, lieux emblématiques et parcours quotidiens. La vie à l'Expo 58 ne se limite donc pas à la simple visite des pavillons mais constitue une expérience collective complète où la modernité se vit autant qu'elle se contemple. Cette dimension vécue contribue largement à l'impact durable de l'événement dans la mémoire collective et explique pourquoi certains éléments ont dépassé leur caractère temporaire pour s'inscrire durablement dans l'identité urbaine et culturelle de Bruxelles.

---

1 BUREAU INTERNATIONAL DES EXPOSITIONS - Expo 58 Bruxelles.

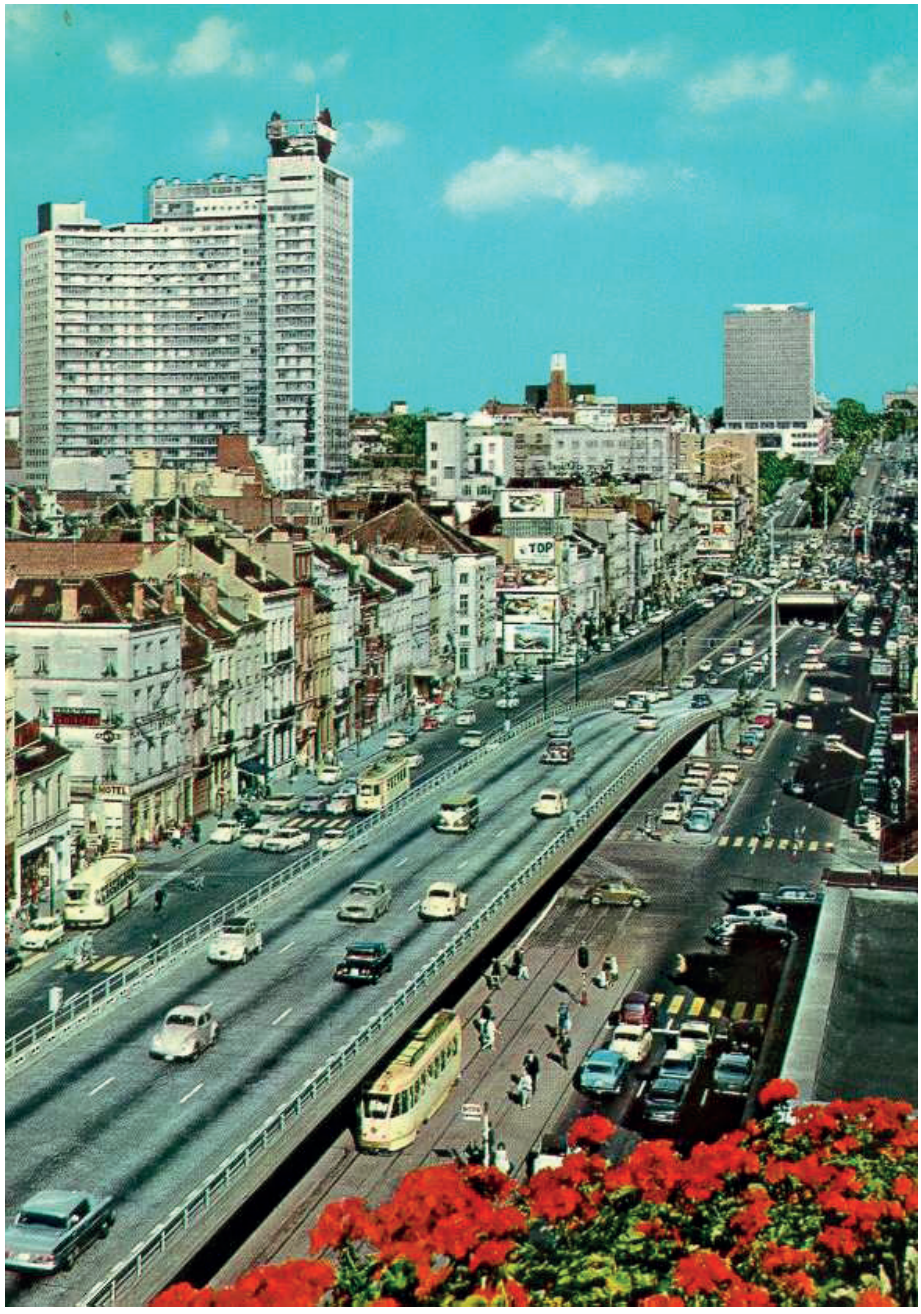


Fig 05 : Carte postale du viaduc Boulevard Léopold II, BelgoRetro.

2.1.3 Transformations Urbaines de Bruxelles liées à l'expo 58

Bien que conçue comme un événement temporaire, l'Exposition Universelle de 1958 entraîne des transformations radicales et durables pour la ville de Bruxelles. La préparation de l'événement s'inscrit dans un contexte de modernisation accélérée marqué par une foi dans le progrès et la volonté d'adapter la ville aux nouveaux modes de vie d'après-guerre. Les délais imposés par l'échéance conduisent à des chantiers menés rapidement et sans vision globale à long terme.

L'un des changements les plus marquants concerne l'adaptation de l'espace urbain à la circulation automobile[1]. Dans les années 50, la voiture symbolise liberté individuelle, confort et prospérité. D'importants travaux d'infrastructures sont lancés dès 1954 en prévision de l'Expo et face à l'accroissement du trafic. La Petite Ceinture, ancien tracé des remparts médiévaux de la ville, est transformée pour fluidifier le trafic en « autoroute urbaine » inspirée par les modèles américains, modifiant profondément la structure même de la ville.

C'est aussi durant cette période que les tunnels Bruxellois sont creusés afin de séparer les flux routiers et libérer ainsi davantage d'espace en surface[2]. Dans cette même logique, le Viaduc Léopold II est construit pour assurer une traversée rapide du centre-ville. Pensé comme un symbole d'efficacité, cet ouvrage sera néanmoins démoli en 1984. Parallèlement, les premiers tronçons du Ring Bruxellois sont entamés près du site de l'Expo avec pour objectif principal de canaliser le trafic automobile vers cet événement tout en anticipant l'expansion métropolitaine future. Cette nouvelle infrastructure marque le début d'une urbanisation périphérique accélérée : Bruxelles entre alors dans une nouvelle ère où vitesse et fluidité priment sur la continuité des espaces publics ou des quartiers existants.
L'Expo voit également apparaître les premiers parkings capables d'accueillir un grand nombre de véhicules au cœur même de la capitale. En 1957 est construit le Parking 58 en plein centre-ville pour recevoir les visiteurs se rendant au Heysel ou dans le centre Bruxellois. Ce parking peut accueillir plusieurs milliers de voitures chaque jour tout en offrant divers services annexes.

Ces transformations urbaines s'inscrivent dans un cadre théorique plus vaste, diffusé en Europe après la guerre via la Charte d'Athènes, élaborée lors du CIAM en 1933[3]. Ce texte fondateur de l'urbanisme fonctionnaliste propose une organisation rationnelle de la ville autour de quatre fonctions : habiter, travailler, circuler et se cultiver. À l'époque de l'Expo 58, Bruxelles devient un terrain d'application de ces principes, mettant l'accent sur la circulation automobile, la spécialisation des fonctions et la quête d'efficacité urbaine. Cette vision moderniste se reflète aussi dans les architectures de l'exposition, où les pavillons jouent le rôle de vitrines des ambitions technologiques et culturelles des nations. Le Pavillon Américain conçu par Edward Durell Stone en est une expression emblématique.

---

1 HUBERT, M. (2008) - L'Expo 58 et le « tout à l'automobile ». Quel avenir pour les grandes infrastructures routières urbaines à Bruxelles ?, Brussels Studies.

2 DEMEY, T. (1990) - Bruxelles. Chronique d'une capitale en chantier : Paul Legrain.

3 LE CORBUSIER (1957) - La Charte d'Athènes, Paris : Éditions de Minuit.

LA PRATIQUE ARCHITECTURALE DE EDWARD DURELL STONE

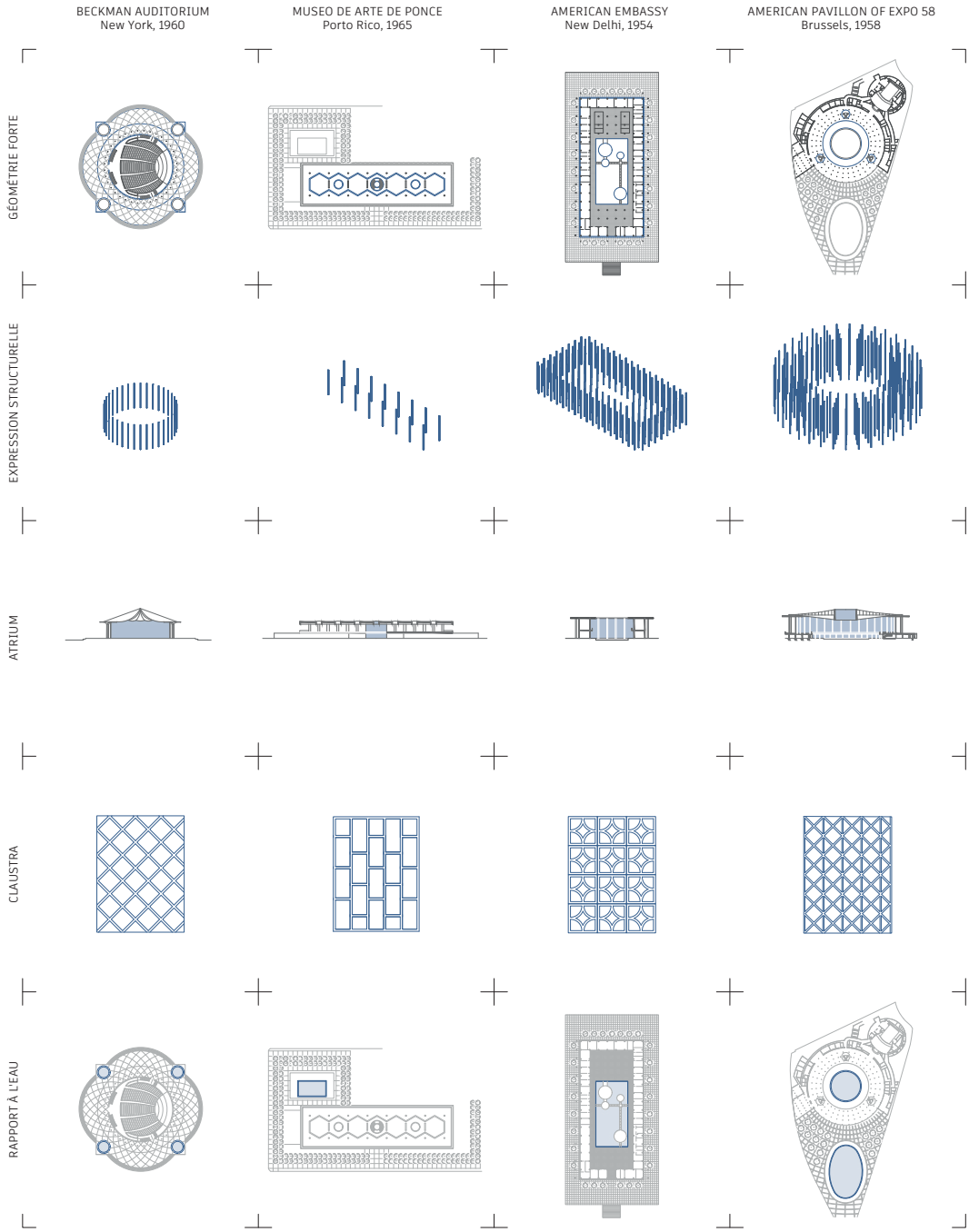


Fig 06 : Catalogue de la pratique architecturale de Edward Durell Stone, Production de l'auteur.

2.2 LA PRATIQUE ARCHITECTURALE DE EDWARD DURELL STONE

Edward Durell Stone (1902–1978) est une figure majeure du modernisme américain. Il contribue à la diffusion de l'architecture moderne aux États-Unis et collabore notamment avec le Museum of Modern Art (MoMA) de New York, institution centrale dans la reconnaissance du modernisme international. Son parcours largement façonné par la pratique le conduit à adopter une position qui s'éloigne du modernisme purement fonctionnaliste.[1]

Géométrie
La géométrie est un principe fondamental dans son architecture. Stone privilégie des formes simples et puissantes, notamment le cercle. Contrairement au plan libre moderniste, il organise l'espace autour d'un centre bien défini. Le vide central structure la composition et hiérarchise les parcours. Cette organisation centripète confère au bâtiment une dimension monumentale et lisible.

Colonnes et épaisseur
L'usage répétitif des colonnes en périphérie forme des péristyles qui créent une zone intermédiaire entre intérieur et extérieur. Ce procédé introduit une épaisseur architecturale absente des façades rideaux modernistes. Le bâtiment ne se réduit pas à une simple enveloppe plane mais devient une succession de seuils et filtres.

Atrium
L'atrium organise le bâtiment autour d'un vide central qui hiérarchise les circulations tout en captant la lumière naturelle pour renforcer la lisibilité globale.

Claustra
Stone intègre des trames décoratives ainsi que des dispositifs filtrants proches du principe du moucharabieh. Ces éléments modulant la lumière participent à créer une atmosphère particulière. L'ornement n'est pas décoratif au sens traditionnel mais fait partie intégrante de la logique constructive et climatique.

Rapport à l'eau
L'eau se présente comme un prolongement vers le sol ; ses reflets multiplient visuellement la façade tout en dissolvant la frontière entre architecture et paysage.

L'ensemble de ces principes forme le vocabulaire architectural développé par Edward Durell Stone tout au long de sa carrière. Cette approche, qui cherche à dépasser le modernisme strictement fonctionnaliste par une architecture plus monumentale et sensible à la matérialité, trouve une expression particulièrement claire dans plusieurs de ses réalisations majeures. Le Pavillon Américain de l'Exposition universelle de 1958 constitue ainsi une synthèse remarquable où plusieurs de ces éléments se retrouvent réunis dans un même ensemble.

1STONE, E. D. (1962) - The Evolution of an Architect, Horizon Press.

2.3 LE PAVILLON AMÉRICAIN (1958)

Implanté en bordure de l'avenue de Madrid sur un îlot triangulaire du plateau du Heysel, le Pavillon Américain figure parmi les édifices les plus spectaculaires de l'Expo 58. Conçu par Edward Durell Stone en collaboration avec l'ingénieur W. Cornelius, il est alors considéré comme le plus vaste édifice circulaire jamais construit, comparable au Colisée de Rome.

Sa structure métallique cylindrique, d'un diamètre de 104 mètres et d'une hauteur de 30 mètres, repose sur une base annulaire en béton soutenue par une double rangée de 36 colonnes en acier doré, chacune mesurant 22 mètres de haut[1]. Ces colonnes portent une toiture spectaculaire composée de câbles d'acier tendus vers un tambour central suspendu, formant un impluvium au-dessus de l'étang circulaire intérieur. L'enveloppe est constituée d'un treillis métallique associé à des bandes de plastique translucide, ce qui confère à l'ensemble une légèreté visuelle et une transparence typique des avancées technologiques de l'époque. Le pavillon est complété par un volume annexe circulaire abritant un théâtre.

Face à la façade principale, orientée vers le rond-point des Nations, s'étend une large esplanade paysagère agrémentée d'un bassin ovale animé par des jets d'eau. En son centre se trouve The Whirling Ear, une sculpture mobile d'Alexander Calder, aujourd'hui installée au sommet des marches du jardin du Mont des Arts à Bruxelles[2].

L'intérieur du pavillon évoque un véritable palais du rêve destiné à promouvoir le mode de vie américain. Les visiteurs y découvrent une série d'expositions immersives consacrées à l'automobile, aux arts visuels, à la musique ainsi qu'à la créativité des jeunes artistes contemporains. La culture des peuples amérindiens y est également mise en scène dans une lecture idéalisée visant à relier l'Ancien et le Nouveau Monde.

Le bâtiment met aussi en lumière les grandes avancées technologiques de son époque. Les visiteurs peuvent y explorer de nouveaux matériaux liés à la radio et aux télécommunications, des méthodes agricoles modernisées, les progrès médicaux ainsi que les applications civiles de l'énergie atomique. Des dispositifs illustrent la production domestique d'électricité tandis qu'un studio de télévision en couleur propose des démonstrations en direct, soulignant le rôle croissant des médias dans la société moderne. L'ensemble offre ainsi une expérience pédagogique et spectaculaire où science, technologie et vie quotidienne se mêlent étroitement.

---

1 INVENTAIRE DU PATRIMOINE ARCHITECTURAL - Pavillon américain – Expo 58, Bruxelles Laeken, Avenue du Gros Tilleul

2 INSITU.BXL (2018) - The Whirling Ear.

2.4 LE PAVILLON AMÉRICAIN AUJOURD'HUI (2026)

À la fin de l'Exposition universelle de 1958, la superstructure métallique du Pavillon Américain est démolie tandis que sa base circulaire en béton est remise à la Belgique. Le bâtiment entame alors une nouvelle phase détachée de sa fonction initiale. Au fil des décennies, le pavillon connaît plusieurs usages successifs. Il a notamment été occupé par la BRT/VRT (radiotélévision publique flamande) qui y a installé ses activités liées à la production audiovisuelle. Cette période ancre le bâtiment dans un usage institutionnel sans entraîner toutefois de modifications majeures dans sa structure spatiale. Après le départ de la VRT, diverses associations bruxelloises (ASBL) investissent ponctuellement les lieux, donnant au bâtiment une vie plus fragmentée et expérimentale.[1]

Aujourd'hui propriété de la Ville de Bruxelles, il est officiellement considéré comme vacant. Cependant, un bail emphytéotique signé pour 99 ans permet à la Région flamande d'y développer ultérieurement un centre culturel. Cette situation place donc le bâtiment dans un état transitoire : juridiquement programmé mais physiquement en attente.

Lorsqu'on visite le site aujourd'hui, le bâtiment donne tout d'abord l'impression d'être abandonné : son implantation reculée, son environnement dominé par les infrastructures et l'absence quasi totale de signalétique renforcent cette perception. Pourtant il n'est pas inoccupé : une société spécialisée dans l'anti-squat gère actuellement les lieux et permet à plusieurs entreprises, ateliers d'artistes ainsi qu'à deux ménages d'y résider à moindre coût. En contrepartie, ces occupants assurent une présence continue et jouent un rôle informel de gardiens.

1 INVENTAIRE DU PATRIMOINE ARCHITECTURAL - Pavillon américain – Expo 58, Bruxelles Laeken, Avenue du Gros Tilleul.

LE PAVILLON AMÉRICAIN EN 1958

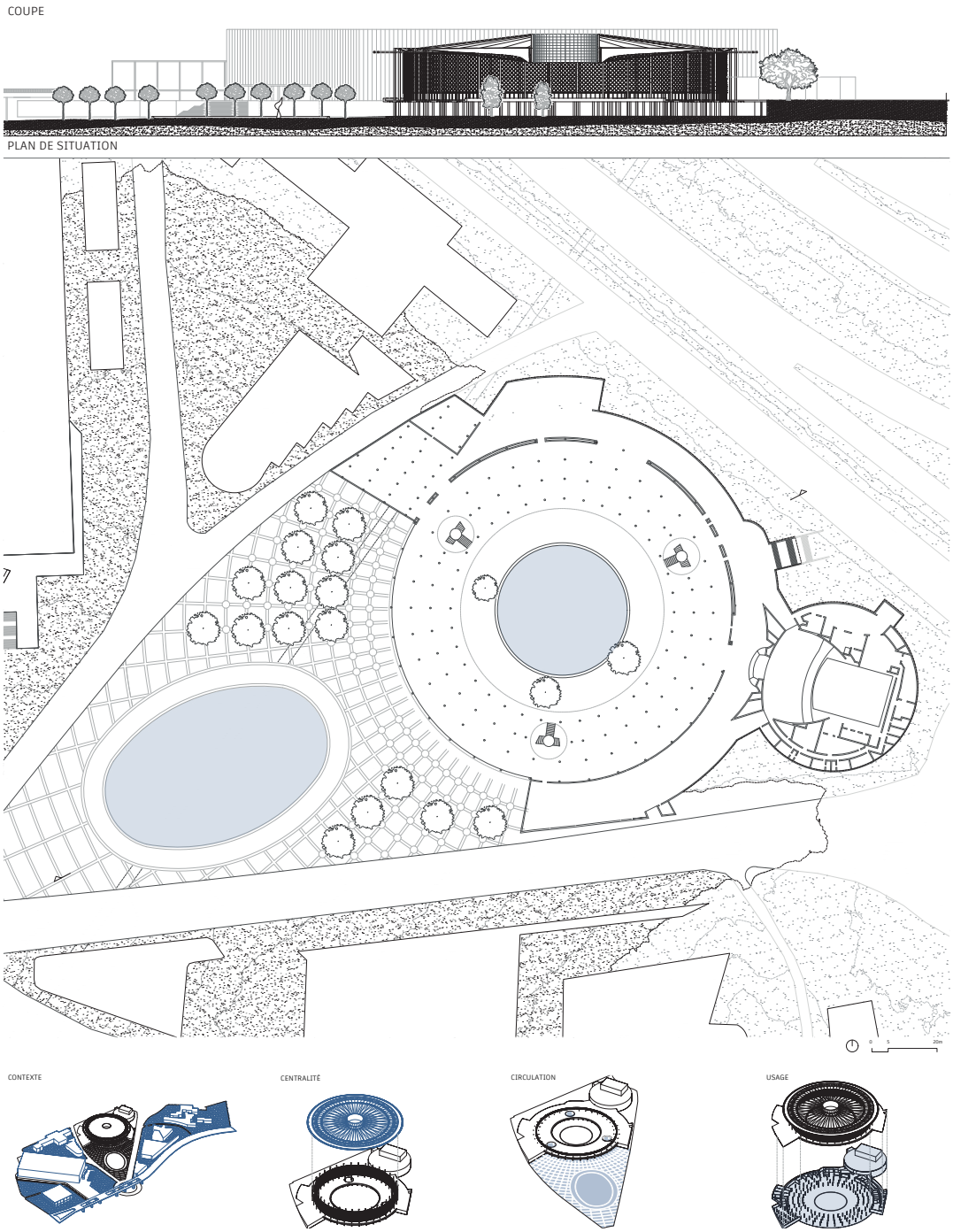


Fig 07 : Plan et coupe pavillon américain en 1958, Production de l'auteur.

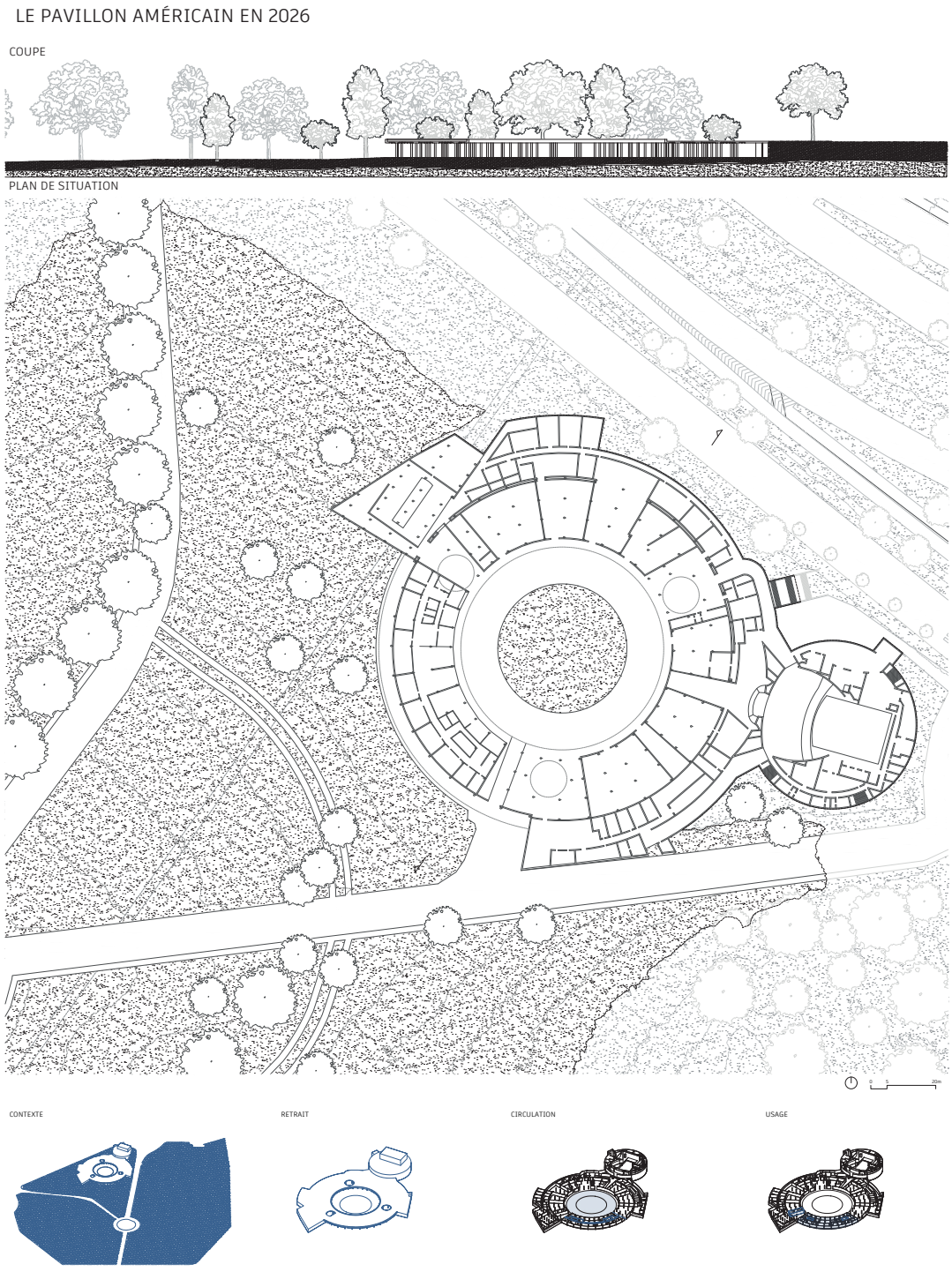


Fig 08 : Plan et coupe pavillon américain en 2026, Production de l'auteur.

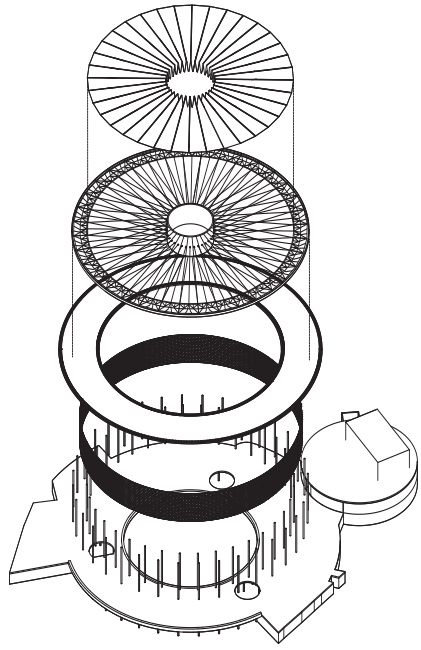


Fig 09 : Axonométrie pavillon américain en 1958, Production de l’auteur.

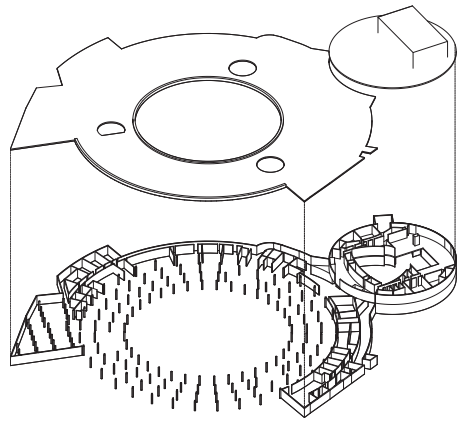


Fig 10 : Axonométrie pavillon américain en 2026, Production de l’auteur.

UN FRAGMENT DE VILLE ÉPHÉMÈRE (1958)

Dans le cadre de l'Exposition Universelle de 1958, le Pavillon Américain est pensé pour gérer un important afflux de visiteurs. Il fonctionne comme un espace ouvert, accessible depuis plusieurs entrées grâce à sa forme circulaire.

Le pavillon est organisé pour canaliser et structurer ces flux. Les visiteurs y pénètrent, le traversent, s'y arrêtent, puis en ressortent selon des parcours variés. Cette organisation permet une occupation continue du bâtiment, rythmée par les déplacements et les regroupements ponctuels. L'espace est constamment animé par la présence et le mouvement.

Cette intensité d'usage crée une sorte de ville à l'échelle du bâtiment. Différentes situations coexistent : des zones de passage rapide, d'autres où l'on prend le temps d'observer ou d'échanger. Le pavillon ne se limite pas à exposer ; il instaure des conditions proches de celles d'un espace public, où les usages se superposent et évoluent en fonction des flux.

Le Pavillon Américain apparaît ainsi comme un dispositif capable de générer de l'urbanité. Conçu pour une durée limitée, il réussit néanmoins à produire une organisation spatiale stable, fondée sur la circulation, la densité et la diversité des usages. Cette configuration repose sur un principe clair : faire fonctionner le bâtiment autant comme un lieu traversé qu'occupé. L'intensité des flux, la multiplicité des accès et la liberté des parcours permettent de créer un environnement actif, proche d'un fragment de ville en fonctionnement.

UN FRAGMENT DE VILLE ÉPHÉMÈRE (2026)

L'occupation actuelle du pavillon transforme progressivement ce lieu en un micro-territoire habité. Malgré son statut de bâtiment vacant, il accueille une série d'usages discrets et temporaires qui s'installent selon les espaces disponibles. Ces appropriations se développent opportunément, en s'adaptant aux qualités existantes du bâtiment.

Le pavillon fonctionne désormais selon une logique différente de celle de 1958. Là où il était initialement conçu pour absorber d'importants flux, il accueille aujourd'hui des usages plus localisés et repliés sur eux-mêmes. Certaines zones sont investies tandis que d'autres restent inactives, créant une occupation fragmentée mais bien réelle. Cette situation engendre une forme de ville à petite échelle, non plus basée sur l'intensité et la circulation mais sur la cohabitation de pratiques ponctuelles.

Le Pavillon Américain occupe donc une position paradoxale au sein d'un contexte qui a lui aussi beaucoup changé. Pensé au départ comme un manifeste du progrès et de l'ouverture, il devient aujourd'hui un espace en attente mais occupé provisoirement. Pourtant cette phase transitoire ne signifie pas absence d'usage ; elle révèle au contraire la capacité du bâtiment à être investi sans transformations majeures, simplement par adaptation progressive.

Ce contraste souligne que faire ville ne repose pas sur un modèle unique. Le pavillon illustre deux formes distinctes d'urbanité : l'une fondée sur l'intensité, les flux et la mise en scène des circulations ; l'autre sur des occupations plus discrètes et presque autonomes qui fonctionnent comme un écosystème replié sur lui-même.

Cette situation s'inscrit dans un contexte urbain bruxellois plus large marqué par la présence nombreuse de bâtiments vacants ou sous-utilisés. Comprendre cette réalité constitue une étape essentielle pour envisager la réactivation du pavillon dans la ville contemporaine.



Fig 11 : Illustration, Louis Bonte perspective.brussels.

3. CONTEXTE BRUXELLOIS

3.1 Contexte Bruxellois actuel

Aujourd'hui à Bruxelles, la question du logement se présente dans une situation paradoxale : la pénurie de logements coexiste avec une importante quantité de bâtiments vacants ou sous-utilisés. Saint-Vide-Leegbeek, la « 20ème commune», est un territoire invisible composé de bureaux inoccupés, d'immeubles désertés et de surfaces jamais reconverties. Ces quelque 6,5 millions de mètres carrés vides illustrent l'ampleur de cette vacance à l'échelle régionale[1]. Cette réalité se conjugue avec des listes d'attente dépassant les 50 000 ménages pour le logement social et des loyers privés en forte hausse[2]. Par ailleurs, le territoire Bruxellois est presque entièrement urbanisé : les terrains libres sont rares et souvent soumis à la spéculation. Ces contradictions : manque d'accès au logement, abondance de bâti inutilisé, pauvreté persistante, forment le contexte dans lequel on évoque aujourd'hui la densification et la mixité.

Les approches actuelles tendent à dépasser une vision purement quantitative de la densité pour l'envisager comme un levier au service de la qualité de vie urbaine[3]. Comme le souligne perspective.brussels, il ne s'agit pas seulement d'augmenter le nombre de logements, mais bien de créer des environnements capables d'accueillir harmonieusement les différentes fonctions de la ville : habiter, travailler, se rencontrer et accéder aux services[4]. La densité devient alors indissociable de la mixité fonctionnelle et sociale, ainsi que de la qualité des espaces collectifs et publics qui structurent le quotidien des habitants. Ces enjeux invitent à repenser le rôle des bâtiments existants dans la fabrication de la ville. Plutôt que d'étendre l'emprise urbaine, il s'agit d'activer les structures déjà présentes en les transformant pour accueillir de nouveaux usages et générer davantage d'urbanité. Dans cette optique, le Pavillon Américain représente une opportunité singulière. Par sa taille, sa forme et son implantation, il dépasse largement l'échelle du bâtiment traditionnel pour se rapprocher plutôt de celle d'un espace public. Sa dimension circulaire et son ampleur permettent d'envisager ce lieu comme capable d'accueillir une diversité d'usages et de flux, à l'image d'une place urbaine. Cette particularité ouvre une hypothèse centrale de ce travail : et si le pavillon possédait déjà par son échelle la capacité à faire ville? Autrement dit, il ne s'agirait pas uniquement d'y insérer des fonctions mais bien de révéler et activer un potentiel intrinsèque, celui d'un espace capable de générer interactions, centralités et usages multiples.
Pour rendre cette qualité perceptible, comparer son échelle avec celle de certaines places bruxelloises permet concrètement de situer son potentiel urbain. Cette mise en relation constitue le point départ de la réflexion suivante qui vise à comprendre comment le Pavillon Américain peut aujourd'hui être réinvesti comme un fragment de ville à part entière.

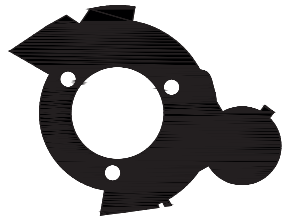
---

1 COLLECTIF D'ASSOCIATIONS BRUXELLOISES (2019) - St-Vide-Leegbeek : une 20e commune à co-construire, Bruxelles.

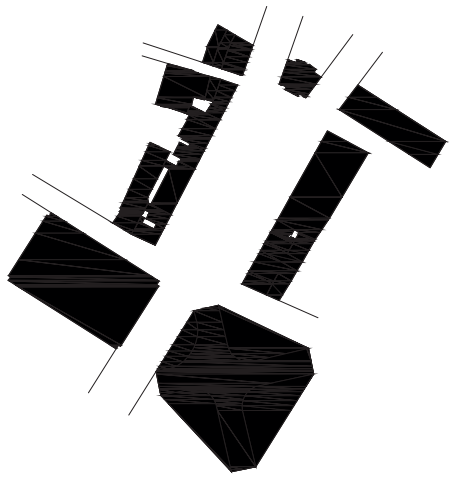
2 PERSPECTIVE.BRUSSELS, Monitoring des quartiers – Indicateurs du logement, Région de Bruxelles-Capitale

3 PERSPECTIVE.BRUSSELS (2022) - Densité urbaine : cahier de recommandations, Bruxelles.

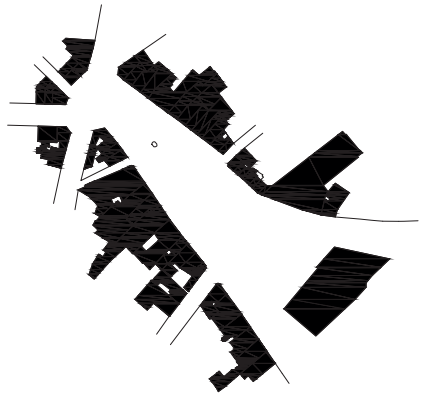
4 PERSPECTIVE.BRUSSELS (2018) - Plan Régional de Développement Durable (PRDD), Bruxelles.



Pavillon Américain

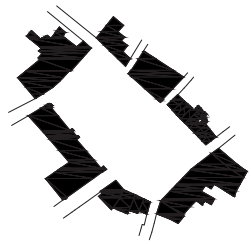


Place De Brouckère

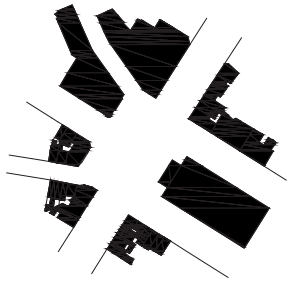


Grand Sablon

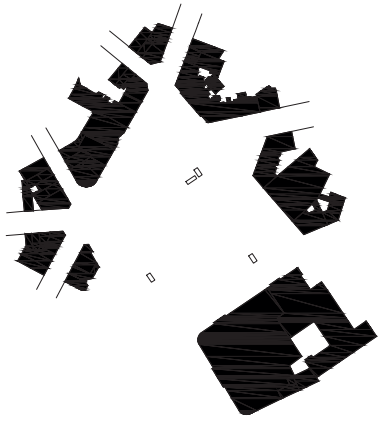
Fig 12 : Catalogue d’espaces publics, Production de l’auteur.



La Grand-Place



Place De La Bourse



Place Flagey

Cette capacité du pavillon à se rapprocher de l'échelle d'un espace public pose une question plus large : un bâtiment peut-il, à lui seul, produire des qualités urbaines habituellement associées à la ville ? Autrement dit, est-il possible de « faire ville » à l'intérieur même d'une architecture

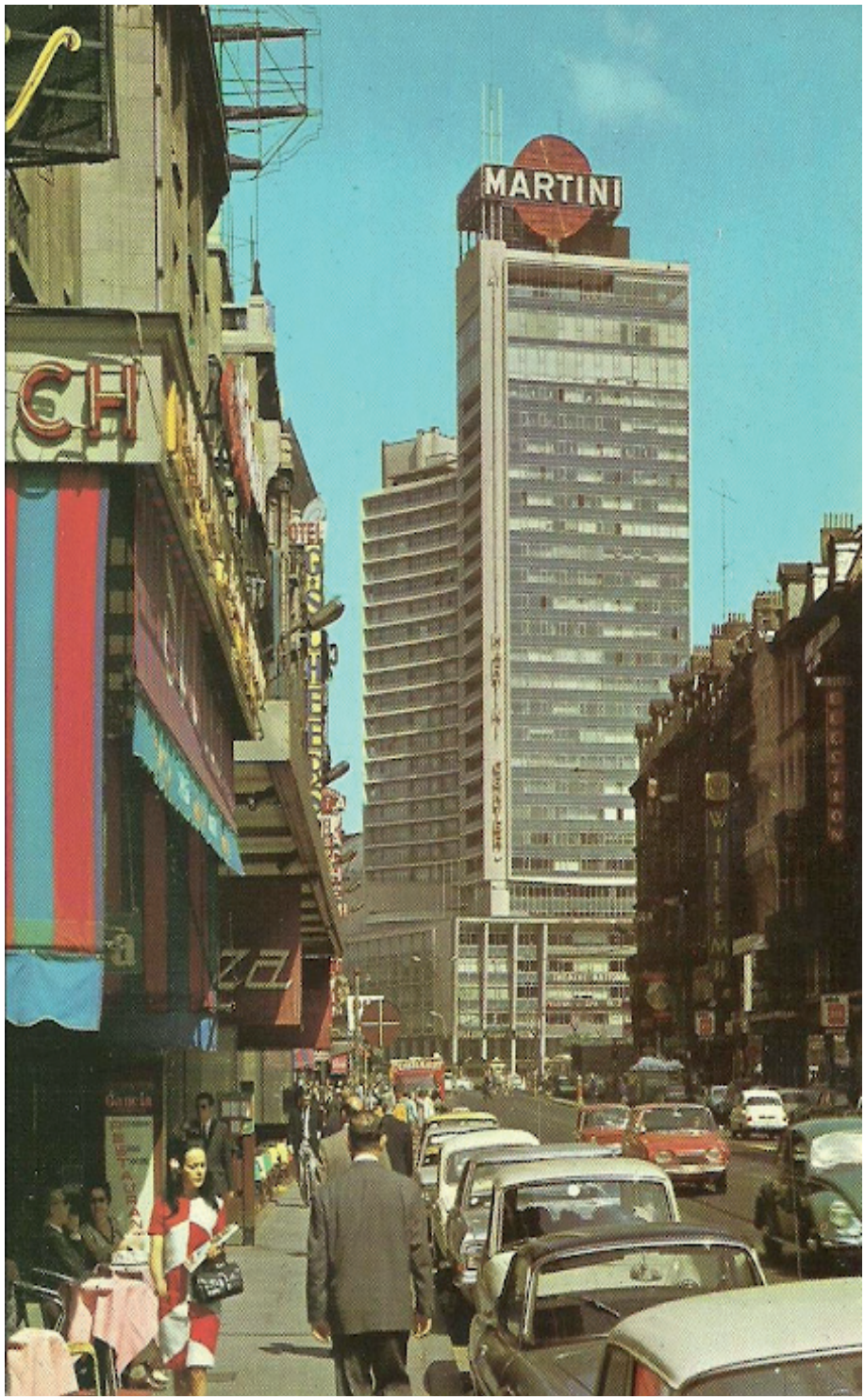


Fig 13 : Carte postale, BelgoRetro.

3.2 Une référence qui a marqué les esprits : La Tour Martini

La Tour Martini s'inscrit dans cette même période où le modernisme transformait Bruxelles. Dans l'élan optimiste porté par l'Exposition Universelle de 1958 autour du progrès technologique et international, la ville passe du statut de capitale provinciale à celui de métropole européenne. Cette métamorphose rapide donnera naissance au terme peu flatteur de « Bruxellisation[1] ».

Elle constitue la première tour d'une telle envergure en Europe, culminant à 117 mètres de hauteur pour une surface de 56 000 m2. Le programme y est particulièrement dense, comprenant 151 appartements haut de gamme, 85 commerces, des bureaux ainsi qu'un théâtre situé en son centre. L'architecture repose sur un jeu de volumes clairement hiérarchisés, chacun correspondant à une fonction spécifique, traduisant spatialement l'organisation interne de cette « ville verticale »[2].

Le socle du bâtiment joue un rôle structurant dans cette ambition urbaine. Une galerie commerçante au rez-de-chaussée prolonge l'espace public et la dynamique commerciale de la Rue Neuve, intégrant le commerce à l'intérieur même du bâtiment. Ce socle accueille des fonctions génératrices de vie urbaine et renvoie au socle actif propre à la logique moderniste. Faire ville signifie ici condenser l'espace public et les liens sociaux dans un objet architectural capable de produire sa propre centralité. Les appartements incarnent une forme d'habitat haut de gamme typique des Trente Glorieuses. Ils offrent un confort moderne ainsi que des vues panoramiques sur l'Atomium et la basilique côté nuit, et sur les jardins du Botanique depuis le séjour. Le logement reste toutefois organisé selon des schémas conventionnels du logement collectif moderniste : il s'agit d'unités individuelles dont les seules dimensions collectives résident dans le fait d'habiter un même bâtiment et de partager les espaces communs de circulation.

Au-delà de sa programmation, la Tour Martini participe aussi à une recomposition symbolique du centre-ville. Implantée sur la place Rogier, elle s'inscrit dans une stratégie visant à revaloriser le nord de Bruxelles dans un contexte marqué par des tensions entre le nord et le sud de la ville. Elle ambitionne ainsi de recréer mondanités et jet set au cœur de la capitale.
La tour incarne une vision moderniste de la métropole avec un empilement volumétrique où chaque partie remplit une fonction propre.

Son histoire ultérieure, rachat par un grand groupe, perte de diversité programmatique, installation de squats et refus d'un classement patrimonial, révèle la fragilité de ce modèle. La démolition marque la fin d'une époque et laisse derrière elle une mémoire contrastée entre fascination moderniste et critique de la Bruxellisation.

---

1 Processus de détérioration de l'environnement urbain et architectural résultant du manque de rigueur réglementaire des autorités et des intérêts commerciaux des promoteurs dans un contexte économique libéral.

2 ARCHI URBAIN (2006) - « Centre International Rogier / Tour Martini », émission télévisée.

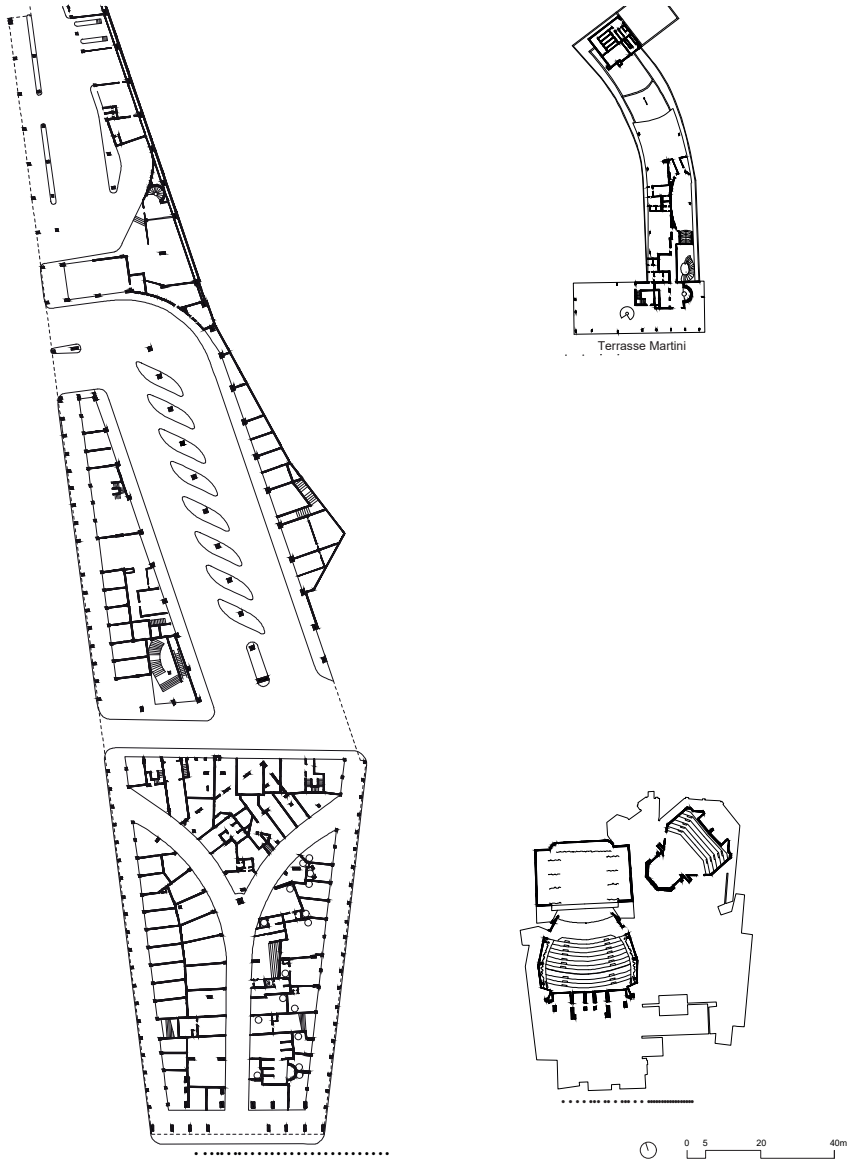


Fig 14 : DELAVA, W., SCHMIZ, J. & ZAKOSTELSKY, A. (2022-2023) - Modernisme euphorique – Centre International Rogier, Travail réalisé dans le cadre du cours LBARC2040 Architecture & Théories, UCLouvain-LOCI, Bruxelles.

La Tour Martini permet d'identifier plusieurs éléments qui contribuent à produire l'urbanité au sein même d'un bâtiment.[1]

Le premier est le rôle du socle actif. En lien direct avec la Rue Neuve, il prolonge les flux commerciaux et piétons existants dans le bâtiment. La galerie intégrée au rez-de-chaussée fonctionne comme une continuité avec la rue. Le bâtiment s'ouvre ainsi sur la ville et en reprend certains aspects de son fonctionnement. Cette relation directe avec l'espace public permet d'ancrer la tour dans son contexte tout en générant de l'activité au niveau du sol.

La densité programmatique constitue un second élément clé. Le bâtiment regroupe logements, commerces, bureaux et équipements dans une même structure. Cette concentration rapproche des fonctions habituellement dispersées dans la ville, créant ainsi des flux internes et une certaine intensité d'usage. Le batiment devient un lieu où coexistent différentes activités coexistent dans un même espace.

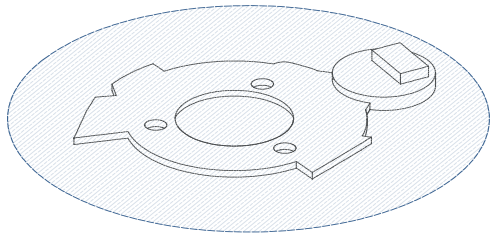
L'organisation verticale du projet introduit une hiérarchie claire entre ces fonctions : le socle est public et accessible, les niveaux intermédiaires accueillent des activités plus ouvertes, tandis que les étages supérieurs sont réservés aux logements.Cette organisation permet d'articuler différents degrés d'intimité dans un même édifice, créant une transition progressive entre espace public et espace privé comparable à celle que l'on retrouve dans la ville.

La tour joue aussi un rôle de repère dans le paysage urbain. Sa hauteur et sa position sur la place Rogier lui permettent d'être visible à grande distance. Elle attire les flux et contribue à structurer le quartier. Elle devient ainsi un point d'ancrage dans la ville, participant à la création d'une centralité.

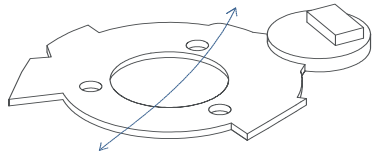
La Tour Martini illustre ainsi une idée essentielle : un bâtiment peut générer certaines qualités urbaines par son échelle et l'organisation de ses fonctions. Elle sert de référence pour comprendre comment un édifice peut créer de l'activité, structurer des flux et instaurer une forme de centralité.

1 ARCHI URBAIN (2006) - « Centre International Rogier / Tour Martini », émission télévisée.

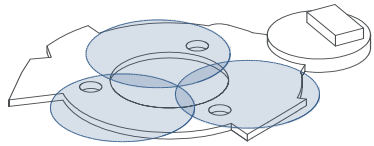
Relation au sol



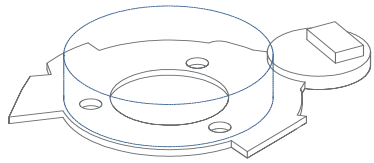
Continuité



Mixité fonctionnelle



Support de volume



Propre centralité

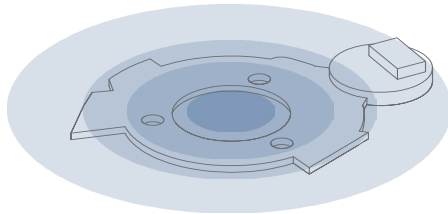


Fig 15 : Aptitudes du pavillon américain à faire ville, Production de l'auteur.

3.3 Aptitude du Pavillon Américain à faire ville

Les ob[2] sur la Tour Martini permettent d'identifier certains principes capables de produire de l'urbanité au sein d'un bâtiment. Le Pavillon Américain présente, par sa forme et sa structure, une capacité similaire à accueillir ces logiques, mais dans des conditions différentes.

Le premier point concerne la relation au sol.Comme pour la Tour Martini, la capacité à faire ville repose sur un socle actif. Le pavillon, avec sa base circulaire et ses ouvertures, peut accueillir des fonctions accessibles et visibles depuis l'extérieur. Contrairement à la tour qui s'appuie sur la Rue Neuve et des flux existants, le pavillon est implanté dans un site plus isolé. Situé sur le plateau du Heysel, il s'inscrit dans un territoire essentiellement événementiel où les visiteurs viennent pour des activités ponctuelles avant de repartir. Il n'y a pas de vie quotidienne continue. Dans ce contexte, le bâtiment ne prolonge pas une urbanité existante mais doit être capable d'en produire une nouvelle[1].

L'organisation des usages constitue un second aspect important. Là où la Tour Martini fonctionne par superposition verticale des fonctions, le pavillon offre une organisation horizontale. Cette configuration permet de mettre les usages en relation directe sans séparation stricte autour du patio. Les approches contemporaines insistent sur l'importance de ces liens, notamment via des espaces intermédiaires et partagés qui favorisent des interactions entre fonctions[2].

La mixité représente aussi un enjeu majeur. Si elle est déjà présente dans la Tour Martini, elle reste principalement fonctionnelle. Aujourd'hui, elle doit aussi être sociale. Les politiques urbaines Bruxelloises soulignent la nécessité de produire des environnements inclusifs capables d'accueillir divers publics et limiter les phénomènes de ségrégation[3]. Le pavillon, par à sa taille et sa flexibilité, peut intégrer cette dimension en combinant différents types d'usages et modes d'habiter.
La forme même du pavillon ouvre une autre possibilité. Contrairement à la tour qui se développe verticalement, il constitue un socle horizontal permettant d'envisager l'ajout de volumes ou structures complémentaires venant s'y appuyer. Ces interventions pourraient non seulement intensifier les usages mais aussi de donner au bâtiment une présence plus forte dans le paysage, à l'image de l'Atomium qui constitue un signal visuel emblématique du paysage Bruxellois.

Enfin, son isolement représente à la fois une contrainte et une opportunité. Alors que la Tour Martini s'inscrit au cœur du centre-ville, le pavillon se situe en retrait. Il ne peut pas s'appuyer sur des flux existants et doit donc créer sa propre attractivité. Cette situation invite à penser le bâtiment comme un lieu capable de générer une centralité. Le Pavillon Américain pourrait ainsi réinterpréter certains principes de la Tour Martini tout en intégrant des pistes répondant aux enjeux actuels.

---

1 PERSPECTIVE.BRUSSELS (2022) - Densité urbaine : cahier de recommandations, Bruxelles.

2 PERSPECTIVE.BRUSSELS (2021) - Share the City – Orientations stratégiques, Bruxelles.

3 PERSPECTIVE.BRUSSELS (2018) - Plan Régional de Développement Durable (PRDD), Bruxelles.

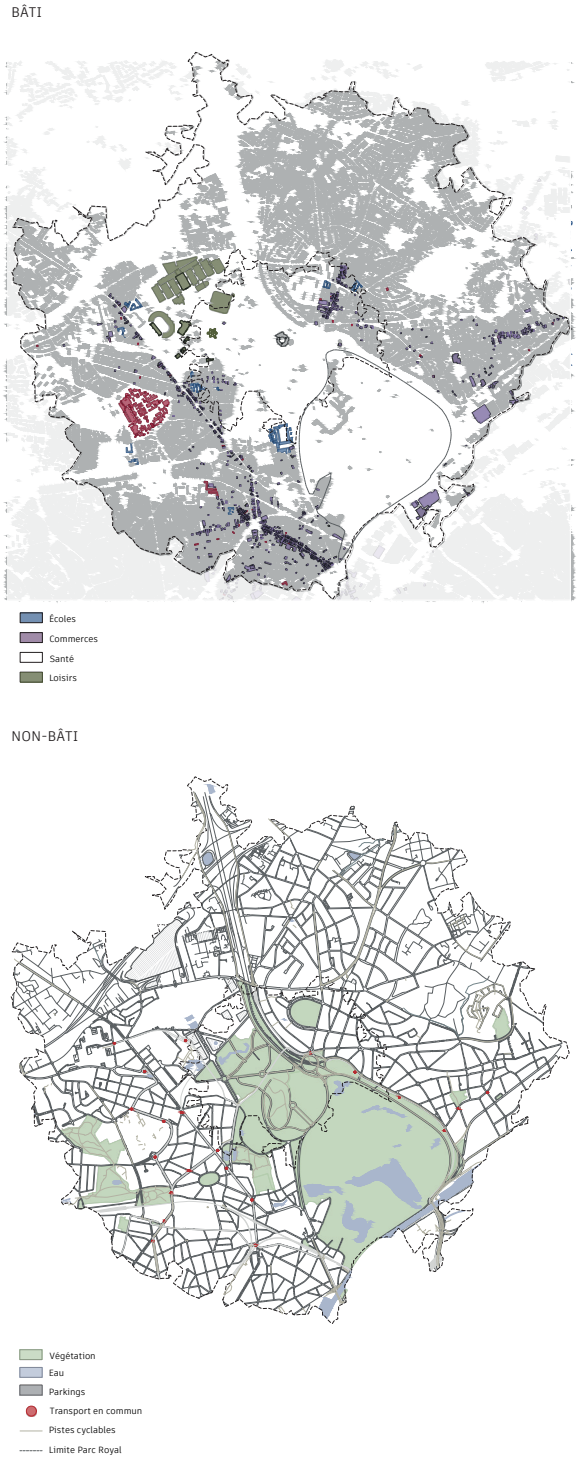


Fig 16 : Analyse de site, Production de l'auteur.

4. QUELS BESOINS POUR UNE RÉGION DÉLIMITÉE ?

4.1 Analyse de site

L'analyse du site repose sur un cadrage isochrone qui identifie les zones accessibles en quinze minutes à pied ou à vélo depuis le Pavillon Américain. Cette approche, en lien avec le concept de la ville du quart d'heure[1] de Carlos Moreno, permet d'examiner les interactions entre le bâtiment, les équipements alentours et les dynamiques territoriales.

Le plateau du Heysel regroupe de nombreuses infrastructures culturelles, sportives et événementielles, tandis que commerces, écoles et équipements de santé se développent surtout dans les quartiers résidentiels voisins. Le territoire bénéficie également d'une bonne accessibilité grâce aux transports en commun et aux réseaux de mobilité qui le relient au reste de Bruxelles.

Le Heysel dispose déjà de multiples fonctions capables d'attirer des visiteurs. Cependant, ces usages restent largement dépendantes de temporalités ponctuelles liées aux événements, laissant ainsi de vastes portions du territoire peu fréquentées en dehors de ces périodes.

L'analyse des espaces non bâtis révèle par ailleurs la présence d'importantes ressources paysagères. Le parc de Laeken, le parc Royal ainsi que les espaces verts du Heysel forment un vaste maillage vert qui structure le territoire et lui confère une qualité paysagère rare à l'échelle bruxelloise. Les ruisseaux Heyselbeek et Hembeek témoignent d'une géographie préexistante qui continue à façonner le territoire, même si ces éléments sont aujourd'hui partiellement invisibles. Cette coexistence entre grands paysages ouverts, végétation et présence d'eau en milieu urbain contribue à l'identité singulière du site. Ces éléments offrent un cadre de vie agréable mais restent relativement peu exploités dans les usages quotidiens du lieu. Le territoire apparaît ainsi davantage comme un lieu de destination que comme un espace où l'on séjourne.

Dans un contexte où Bruxelles doit poursuivre son développement à l'intérieur de ses propres limites, le plateau du Heyseldispose de nombreuses ressources : des équipements métropolitains majeurs, une bonne accessibilité et des qualités paysagères importantes. Pourtant, ces forces peinent encore à générer une fréquentation quotidienne durable et le territoire demeure largement rythmé par des temporalités événementielles. L'enjeu consiste donc à faire du Heysel un lieu véritablement vécu au quotidien, en s'appuyant sur les ressources qui le caractérisent déjà.

1 MORENO, C. (2025) - La ville du quart d'heure : une solution pour gagner du temps et sauver notre planète, Paris : Eyrolles.

4.2 Conditions pour faire ville

La notion de «faire ville» ne se limite pas simplement à la construction ou à la densification d'un espace, mais englobe aussi la capacité d'un lieu à accueillir divers usages, à favoriser des interactions et à s'inscrire dans un réseau de relations à différentes échelles.

Dans ses recherches sur la ville moderne, Bernardo Secchi souligne l'importance des continuités territoriales et des liens entre les différentes parties de la ville, affirmant que l'urbanité se construit davantage dans les connexions que dans les objets isolés[1].

Dans cette optique, créer de la ville nécessite avant tout de travailler sur les relations spatiales. Un lieu dynamique est celui qui se laisse traverser, qui prolonge des parcours existants et qui s'intègre dans des logiques de circulation plus larges. Cette attention aux continuités fait écho aux observations de Jane Jacobs, pour qui la vitalité urbaine dépend de la présence de flux, d'échanges visuels et de mouvements quotidiens[2]. La rue, perçue comme un espace de passage mais aussi comme un lieu de rencontre, constitue ainsi un support essentiel pour la vie collective.

La capacité à « faire ville » repose également sur la coexistence de multiples usages au sein d'un même espace. L'introduction de fonctions variées permet d'accroître les rythmes d'occupation et d'intensifier l'animation des lieux. Cette idée est approfondie dans les réflexions sur la ville compacte, notamment par Richard Rogers, qui insiste sur l'importance de rapprocher les fonctions urbaines pour encourager les interactions et réduire les ségrégations spatiales[3].

À cette mixité s'ajoute la question des points d'intensité, capables d'organiser le territoire et d'en faire émerger des centralités. Ces espaces ne se définissent pas uniquement par leur forme, mais par leur aptitude à attirer, rassembler et organiser des usages complémentaires. Ils jouent un rôle crucial en tant que repères tant spatiaux que sociaux au sein de la ville. Enfin, l'attention portée aux espaces intermédiaires joue un rôle déterminant dans la production d'urbanité. Entre intérieur et extérieur, entre public et privé, ces zones de transition participent à la qualité des situations urbaines. Jan Gehl a largement montré que la qualité de vie urbaine dépend du soin apporté à l'échelle humaine et aux espaces favorables aux interactions quotidiennes[4].

Au regard de ces conditions, « faire ville » ne peut se réduire à l'ajout de fonctions ou à une augmentation de densité. Il s'agit avant tout d'un travail relationnel où l'architecture agit comme médiatrice entre usages, flux et contexte donné. Dans le cas du Pavillon Américain, la question n'est donc pas uniquement de l'activer mais de déterminer comment cette activation peut s'opérer sans renier les qualités existantes du lieu.

---

1 SECCHI, B. (2009) - La ville du vingtième siècle, Paris : Éditions Recherches.

2 JACOBS, J. (1961) - The Death and Life of Great American Cities, New York : Random House.

3 ROGERS, R. (1997) - Cities for a Small Planet, Londres : Faber and Faber.

4 GEHL, J. (2010) - Pour des villes à échelle humaine, Montréal : Écosociété.

4.3 Aspirations pour faire ville

4.3.1 Interview

Un entretien a été mené avec une artiste peintre occupant aujourd'hui un atelier dans le Pavillon Américain. Son point de vue permet d'appréhender le lieu au travers d'un usage quotidien mais aussi grâce aux relations qui se sont progressivement tissées entre les différentes personnes présentes sur le site.

Un lieu en retrait, propice au travail.

Quand je lui demande ce que cet endroit lui apporte, elle évoque d'abord le calme.
« Franchement, pour travailler, c'est parfait. Il n'y a aucun bruit, personne ne vient te déranger… tu peux rester concentré longtemps. »

Elle ajoute que la perception du temps y est différente :
« Les journées s'écoulent autrement ici. On est moins coupé dans ce qu'on fait. »

Ce côté un peu à l'écart, presque isolé, est clairement perçu comme un atout dans sa pratique.

Une petite vie qui s'organise sur place

Elle souligne rapidement que le pavillon n'est pas réellement vide.
« On est en fait quelques artistes à avoir un atelier et il y a même des gens qui vivent ici, dont un jeune et une petite famille avec un enfant. »

Peu à peu, des habitudes se sont créées entre eux :
« On a même installé un poulailler au centre du patio et quand il fait beau, on se retrouve dehors pour faire des barbecues. »

Sans organisation formelle, une forme de vie collective s'installe. Rien de très structuré, mais une présence partagée, des échanges et une certaine convivialité.





Fig 17-18 : Photographie du pavillon américain, Production personnelle.

Un lieu agréable… mais compliqué à habiter

En évoquant les habitants, surtout la famille, son discours change légèrement.
« Pour eux, c'est quand même compliqué au quotidien. Faire les courses, emmener l'enfant à l'école… tout demande une bonne organisation. »

Elle explique que tout est un peu éloigné ou du moins pas directement accessible :
« Ici c'est bien parce que c'est calme, mais il n'y a rien autour. Il faut toujours sortir du site pour tout faire. »

Selon elle, ce qui fonctionne bien comme atelier devient plus difficile à gérer pour une vie familiale : *« Pour travailler c'est parfait… mais vivre au quotidien ici, surtout avec un enfant, c'est autre chose. »*

Une situation fragile

Cette vie informelle reste précaire. Le bâtiment est géré par une société d'anti-squat qui permet aux occupants de payer des loyers très bas.
« On sait tous qu'on est là temporairement. »

Elle insiste sur cette incertitude :*« S'il y a un projet prévu, on doit partir en un mois. Du coup personne ne s'installe vraiment sur le long terme. »*

Cette situation influence clairement la manière d'habiter le lieu : les installations restent légères et réversibles car tout peut s'arrêter rapidement.

Conclusion

À travers ce témoignage, le pavillon apparaît comme un lieu singulier. Il offre des conditions rares à Bruxelles : calme, espace et une certaine liberté mais demeure difficile à habiter durablement.

Il existe déjà une forme de vie sur place avec ses usages, ses habitudes et ses relations. Mais cette vie reste fragile en raison de l'isolement du site et de l'instabilité de l'occupation.

Ce décalage entre qualité de vie et contraintes quotidiennes révèle une tension qui dépasse le simple fonctionnement du bâtiment. Il interroge ce que signifie réellement habiter un lieu comme celui-ci : entre refuge temporaire et potentiel d'une transformation plus pérenne.

5. PRISE DE POSITION CRITIQUE PAR LE PROJET

Après avoir exploré l'histoire du Pavillon Américain, examiné son emplacement, écouté les témoignages de ceux qui l'ont connu et confronté son avenir aux pratiques actuelles de développement urbain à Bruxelles, une question persiste : que faire aujourd'hui de ce bâtiment?

Le Pavillon occupe une place ambivalente dans le paysage bruxellois.Il est présent, visible, reconnaissable, chargé d'une histoire forte, mais reste en marge des dynamiques urbaines qui animent la ville. Cette distance soulève une interrogation : doit-elle être perçue comme une faiblesse à corriger ou plutôt comme une qualité à préserver ?

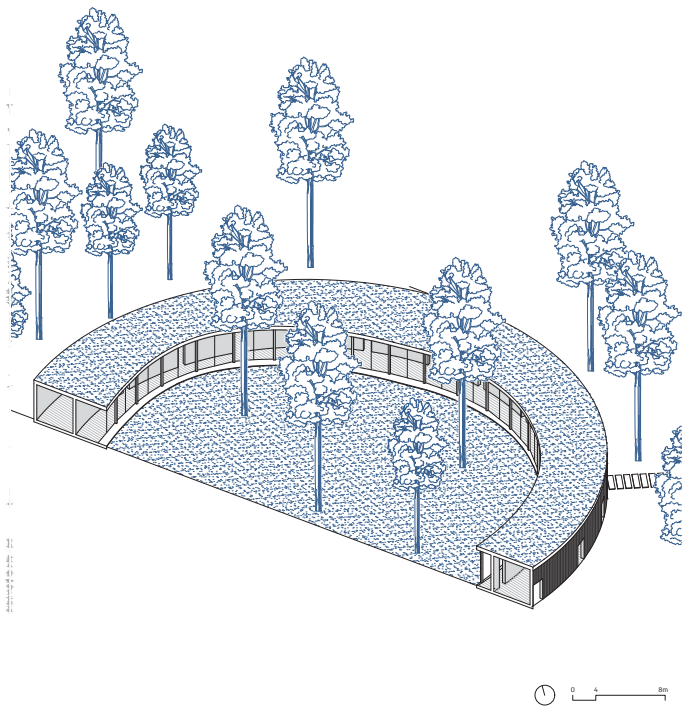
Face à ce constat, deux interprétations du site se sont progressivement imposées au fil de la recherche. Elles reflètent deux façons différentes d'interpréter les qualités existantes du lieu et donc deux manières distinctes d'envisager une intervention architecturale.

La première approche consiste à s'appuyer sur l'état actuel du site. L'isolement du Pavillon constitue une rareté dans le contexte Bruxellois. Il ouvre la possibilité d'imaginer des usages basés sur le retrait, le calme et une certaine mise à distance avec l'effervescence urbaine. Cette posture, que je nomme ici « Solitude Assumée », prolonge les formes d'occupation déjà présentes et valorise les qualités existantes sans recourir à des interventions lourdes. Elle fait du Pavillon un refuge, un point suspendu dans le territoire dont la singularité réside précisément dans ce retrait.

La seconde posture, que j'appelle « Faire ville dans le bâtiment », considère la situation actuelle comme un déficit de connexions dans le contexte bruxellois. Le bâtiment devient alors un support pour réintroduire des liens, des usages et des circulations. Il s'agit de réinscrire le Pavillon dans les dynamiques urbaines en générant intensité et mixité. Cette approche rappelle la condition originelle du pavillon lors de l'Expo 58 où il s'inscrivait dans un ensemble dense traversé par les flux et usages d'un véritable morceau de ville.

Ces deux postures traduisent une question centrale : préserver un état de retrait ou activer une logique de connexion ? La recherche propose de les envisager comme deux lectures possibles d'un même site. Toutes deux reposent sur des qualités existantes et offrent différentes manières de les interpréter.
Ces deux approches forment ainsi la base d'une exploration par le projet, chacune révélant un potentiel particulier du lieu.

RÉFÉRENCE : HOSTEL WADI - STUDIO BERNARDO SECCHI & PAOLA VIGANÒ



PLAN DE SITUATION

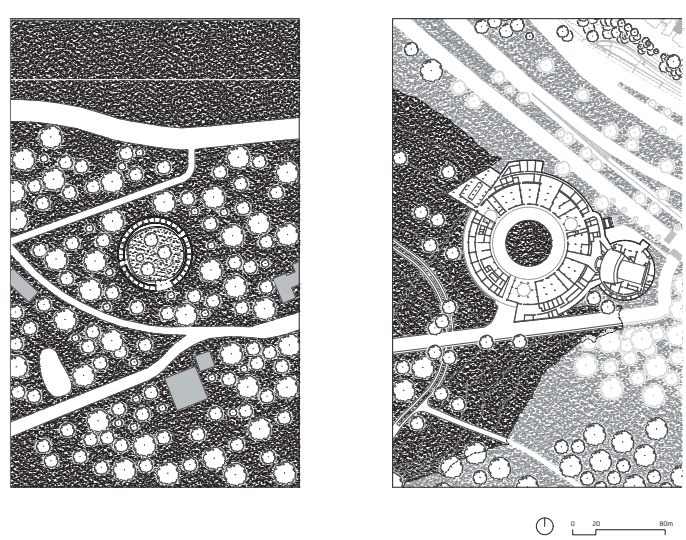


Fig 20 : Décomposition Hostel Wadi - Studio Bernardo Secchi & Paola Viganò, Production de l'auteur.

5.1 Posture «Solitude assumée»

5.1.1 Référence : Hostel Wadi - Studio Bernardo Secchi & Paola Viganò

Parmi les références qui ont nourri la réflexion autour de la première posture de projet, dite de la «Solitude assumée», le projet d'auberge de jeunesse conçu par Bernardo Secchi occupe une place importante dans l'élaboration de cette approche. Réalisé en 2007 sur le domaine du Hoge Rielen à Kasterlee en Belgique, un ancien terrain militaire boisé transformé en lieu d'accueil pour des groupes de jeunes, ce projet propose une manière d'envisager l'hébergement collectif fondée sur une attention particulière au site, au paysage et aux temporalités propres au lieu.

Implantation et relation au site

Secchi implante son architecture avec beaucoup de discrétion, sous la forme d'un volume circulaire qui se fond dans la végétation environnante, sa toiture végétalisée prolongeant le sol forestier au-dessus du bâtiment. Le projet semble presque absorbé par la nature qui l'entoure. La végétation, les perspectives et le relief participent pleinement à la définition du projet et renforcent son intégration dans le paysage. La forme circulaire, ouverte sur une cour protégée et tournée vers la forêt tout autour, garantit à chaque espace un lien direct avec l'extérieur.

Programme autonome

L'auberge est conçue comme un programme autonome organisé autour de ses propres usages et temporalités. La forme circulaire permet une organisation continue où les espaces collectifs, les circulations et la cour centrale contribuent à créer un lieu de vie commun centré sur les relations humaines et le rapport au paysage. Cette organisation génère, en plein cœur de la forêt, une sorte d'urbanité intérieure fondée sur le partage, le séjour prolongé et la vie collective.

Sobriété architecturale et temporalité

Le projet développe aussi une temporalité spécifique, basée sur le séjour long, le ralentissement et l'ouverture au lieu. L'architecture accompagne cette relation plus lente au temps par son implantation discrète, son dialogue avec le paysage et l'atmosphère qu'elle instaure. L'auberge devient alors un espace retiré, presque hors des rythmes urbains habituels, où l'on prend véritablement le temps d'habiter.

Conclusion

Ces éléments ont alimenté ma réflexion autour de cette première posture de projet, notamment par l'attention portée au site, par le développement d'un programme autonome ainsi que par la création d'une urbanité intérieure centrée sur le soin apporté au paysage et aux relations humaines.

STRATÉGIE SOLITUDE ASSUMÉE

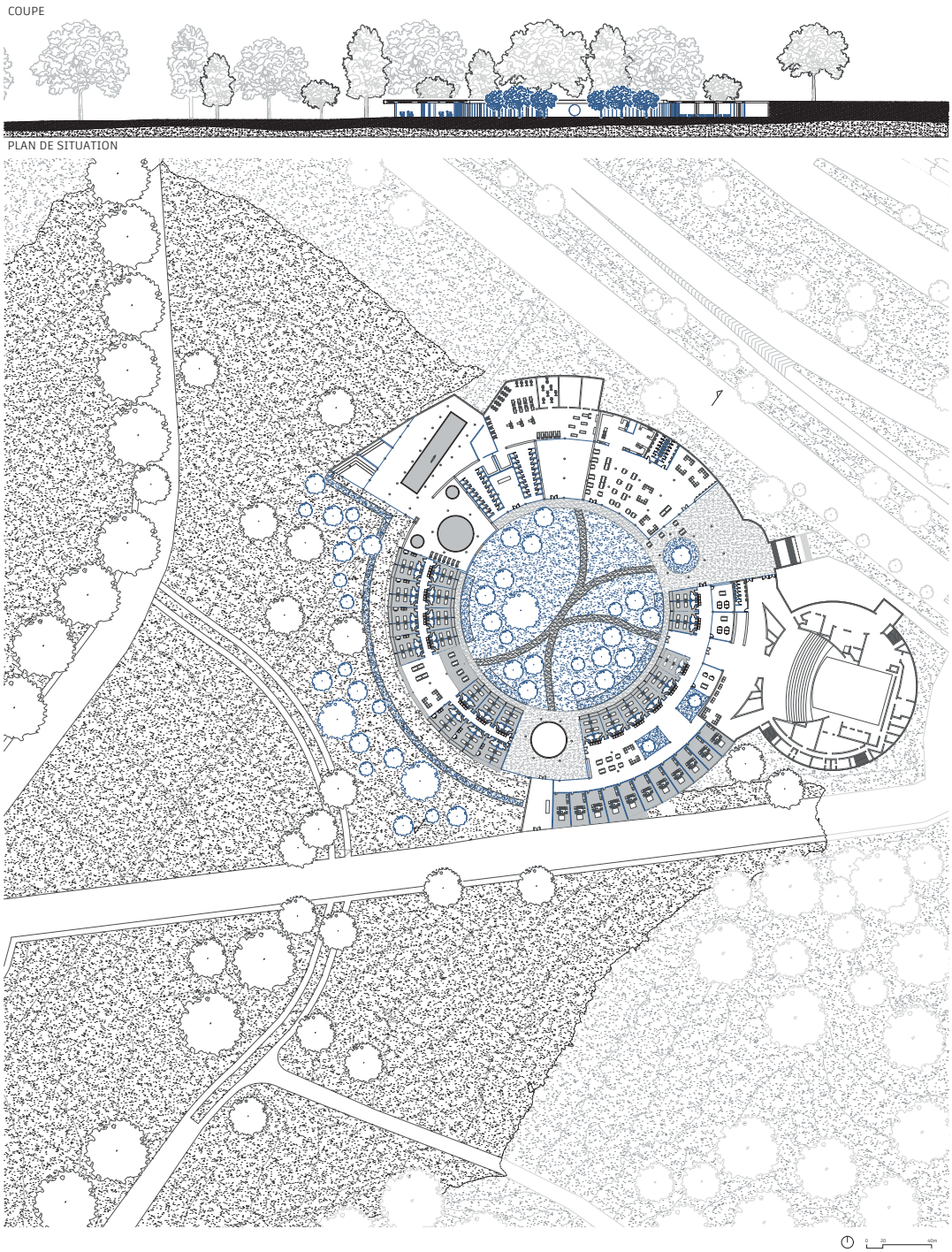


Fig 21 : Plan et coupe de la posture 1, Production de l'auteur.

5.1.2 Projet «Solitude assumée»

Cette posture s'appuie sur une qualité déjà présente sur le site : celle d'un lieu autonome, éloigné des dynamiques urbaines. Le projet vise ainsi à développer un programme capable de fonctionner indépendamment, organisé selon ses propres usages, ses temporalités spécifiques et ses liens avec le paysage. Dans cette logique apparaît naturellement le choix d'un centre de revalidation. Cette solitude devient alors un véritable socle pour le projet où calme, nature et retrait participent directement au processus thérapeutique ainsi qu'au bien-être des patients.

Relation au paysage

Le bâtiment s'inscrit dans la topographie en suivant la pente naturelle du terrain. Sa toiture végétalisée prolonge visuellement la rue tandis que le rez-de-chaussée s'ouvre directement sur le parc. Cette implantation permet au projet de se fondre dans son environnement tout en limitant son impact visuel. L'architecture devient ainsi une continuité du relief naturel et du parc.

Le rapport au paysage constitue un élément central du projet. Un travail paysager vient renforcer les continuités végétales existantes tout en accompagnant les circulations extérieures ainsi que les espaces ouverts. Les chambres, environ une centaine, bénéficient toutes d'une vue directe sur la nature et s'ouvrent partiellement sur le parc afin d'offrir un cadre apaisant propice aux soins et au bien-être des patients.

Programme autonome

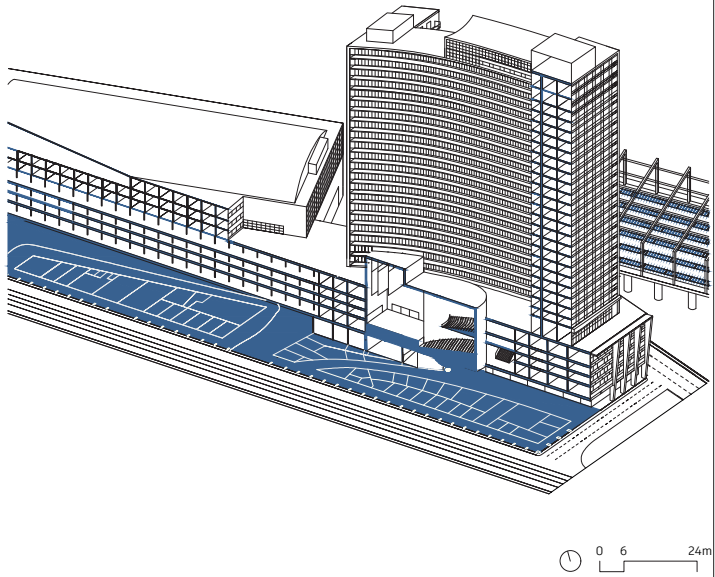
L'organisation des usages s'appuie sur le vide central du pavillon, qui devient l'élément structurant du projet. Les espaces communs, les salles de rééducation, les zones de kinésithérapie, les salles de sport ainsi que le centre de bien-être s'articulent autour du patio et bénéficient d'un lien direct avec cet espace collectif central. Cette configuration permet d'organiser les différentes fonctions du projet autour d'un cœur commun favorisant rencontres, échanges et activités quotidiennes.

Le centre de revalidation fonctionne donc comme un programme autonome, structuré selon ses propres usages, temporalités et espaces collectifs. Le projet développe une forme d'urbanité intérieure fondée sur les relations humaines, le soin et la vie en communauté.

Conclusion

Cette approche propose une réinterprétation du pavillon basée sur l'attention portée au paysage, le développement d'un programme autonome et la création d'une urbanité intérieure liée au soin et aux interactions humaines. Le projet s'appuie sur les qualités déjà présentes du site et met en œuvre une intervention volontairement sobre, où peu de moyens architecturaux sont mobilisés afin de prolonger les dynamiques actuelles du paysage et du bâtiment.

Référence : Tour martini - Jacques Cuisinier & Serge Lebrun



PLAN DE SITUATION

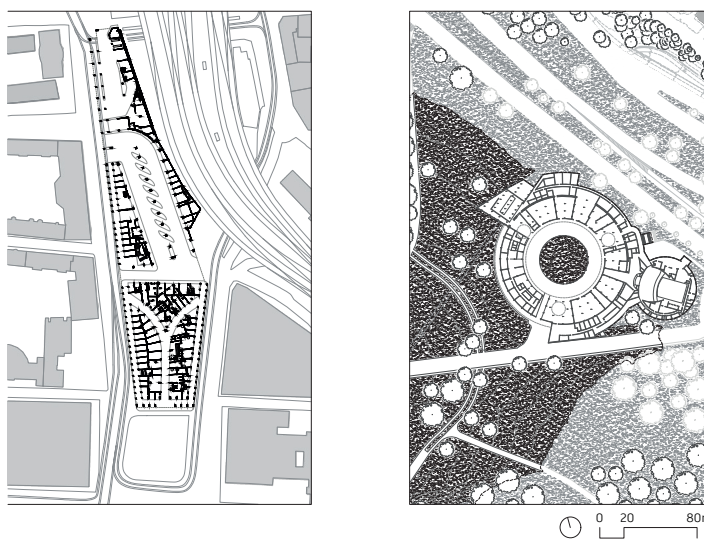


Fig 23 : Décomposition Tour martini - Jacques Cuisinier & Serge Lebrun, Production de l'auteur sur base de DELAVA, W., SCHMIZ, J. & ZAKOSTELSKY, A. (2022-2023) - Modernisme euphorique – Centre International Rogier, Travail réalisé dans le cadre du cours LBARC2040 Architecture & Théories, UCLouvain-LOCI, Bruxelles.

5.2 Posture «Ville dans le bâtiment»

5.2.1 Référence : Tour martini - Jacques Cuisinier & Serge Lebrun

Parmi les références qui ont guidé la réflexion sur cette seconde stratégie de projet, la tour Martini, déjà évoquée précédemment, constitue un exemple majeur dans le développement de l'idée de faire ville à l'intérieur même du bâtiment. Le projet met en avant plusieurs qualités architecturales et urbaines, notamment par la mixité des usages, les connexions avec la ville et l'intensité programmatique du socle.

Socle actif et connexions urbaines

La tour s'organise autour d'un socle dynamique accueillant des fonctions publiques et commerciales directement connectées aux flux urbains, tandis que les logements se déploient dans les étages supérieurs. Le bâtiment entretient une relation étroite avec les infrastructures de mobilité : des arrêts de bus sont intégrés directement dans le socle et les circulations prolongent les flux existants du quartier. Le prolongement de la rue Neuve participe également à cette continuité entre espace public et architecture.

Faire rue

Le projet développe l'idée d'une véritable rue à l'intérieur du bâtiment. Les circulations et espaces collectifs sont conçus comme des prolongements naturels de l'espace public capables d'accueillir usages quotidiens, déplacements et interactions. Cette organisation renforce le rôle du bâtiment comme centralité active à l'échelle locale.

Multifonctionnalité et organisation verticale

Le projet repose sur une forte mixité programmatique où se superposent commerces, bureaux, équipements collectifs et logements. Les niveaux inférieurs concentrent les fonctions publiques tandis que les programmes résidentiels occupent les étages supérieurs. Cette organisation verticale permet au bâtiment de maintenir une activité continue tout au long de la journée en rassemblant différentes temporalités et usages sous une même structure.

Conclusion

Ces caractéristiques propres à la tour Martini ont ainsi nourri ma réflexion autour de la posture « ville dans le bâtiment ». La mixité des usages, l'activation du socle ainsi que les liens entre architecture, espace public et mobilités constituent des principes que je cherche à mobiliser puis réinterpréter dans le cadre de cette posture projetuelle.

STRATÉGIE VILLE DANS LE BÂTIMENT

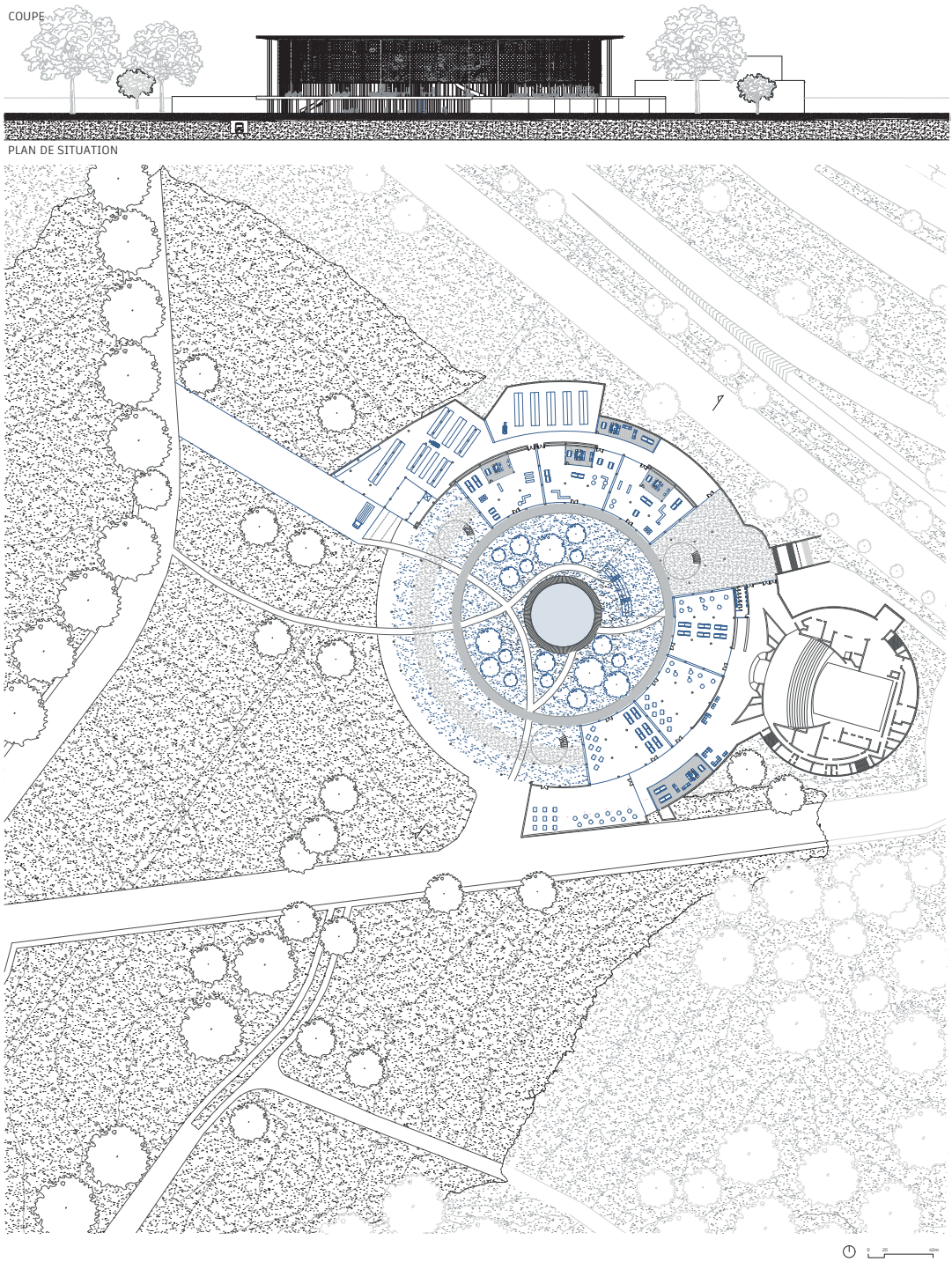


Fig 24 : Plan et coupe de la posture 2, Production de l'auteur.

5.2.2 Projet «Ville dans le bâtiment»

Cette approche vise à transformer le pavillon en une nouvelle centralité urbaine, capable de reconnecter la ville, le parc et les différents flux qui traversent le site, afin de créer un nouveau fragment urbain dynamique et habité. Le bâtiment ne se conçoit plus comme un objet isolé ou en retrait, mais comme un support d'usages, de circulations et de relations à l'échelle du quartier. Le projet cherche ainsi à réactiver le bâtiment en métamorphosant le socle existant en un espace public traversant, accueillant une diversité de fonctions publiques, tandis qu'une nouvelle structure en bois, reposant sur un système poteaux-poutres, se développe au-dessus pour accueillir les logements. Le bâtiment existant retrouve ainsi son rôle de socle en devenant la base d'une nouvelle structure habitée.

Socle public et connexions urbaines

L'organisation du bâtiment repose sur une gradation progressive entre espaces publics et privés. Le rez-de-chaussée ainsi que le premier étage forment un socle actif et accessible, pensé comme une extension naturelle de l'espace urbain. Les accès au projet s'effectuent à la fois depuis le parc et depuis le niveau supérieur de la rue, renforçant sa capacité à se connecter au tissu environnant. Les chemins existants sur le site sont prolongés et reconnectés entre eux afin de traverser le bâtiment et de le replacer au cœur des flux de mobilité douce. Une ligne unique de tram traverse également le site sous le bâtiment, où un arrêt intermédiaire est aménagé pour relier directement le projet au réseau de transport public et améliorer son accessibilité. Ainsi, l'architecture initialement fermée devient un espace traversant et perméable.

Activation du rez-de-chaussée

Au rez-de-chaussée, plusieurs fonctions publiques sont accueillies : des espaces dédiés aux PME ainsi qu'un centre culturel lié au théâtre existant. Côté parc, une partie du bâtiment est partiellement ouverte afin d'offrir une liaison directe avec le paysage extérieur et permettre au parc d'investir l'intérieur du bâtiment. Cette intervention crée un vaste préau couvert qui joue le rôle d'espace intermédiaire entre intérieur et extérieur.

Le patio central est réaménagé en jardin public avec un bassin occupant son centre pour recueillir les eaux pluviales provenant du toit. Des gradins viennent structurer cet espace multifonctionnel permettant à la fois de s'asseoir, favoriser les rencontres et accéder au premier étage.

AXONOMÉTRIE

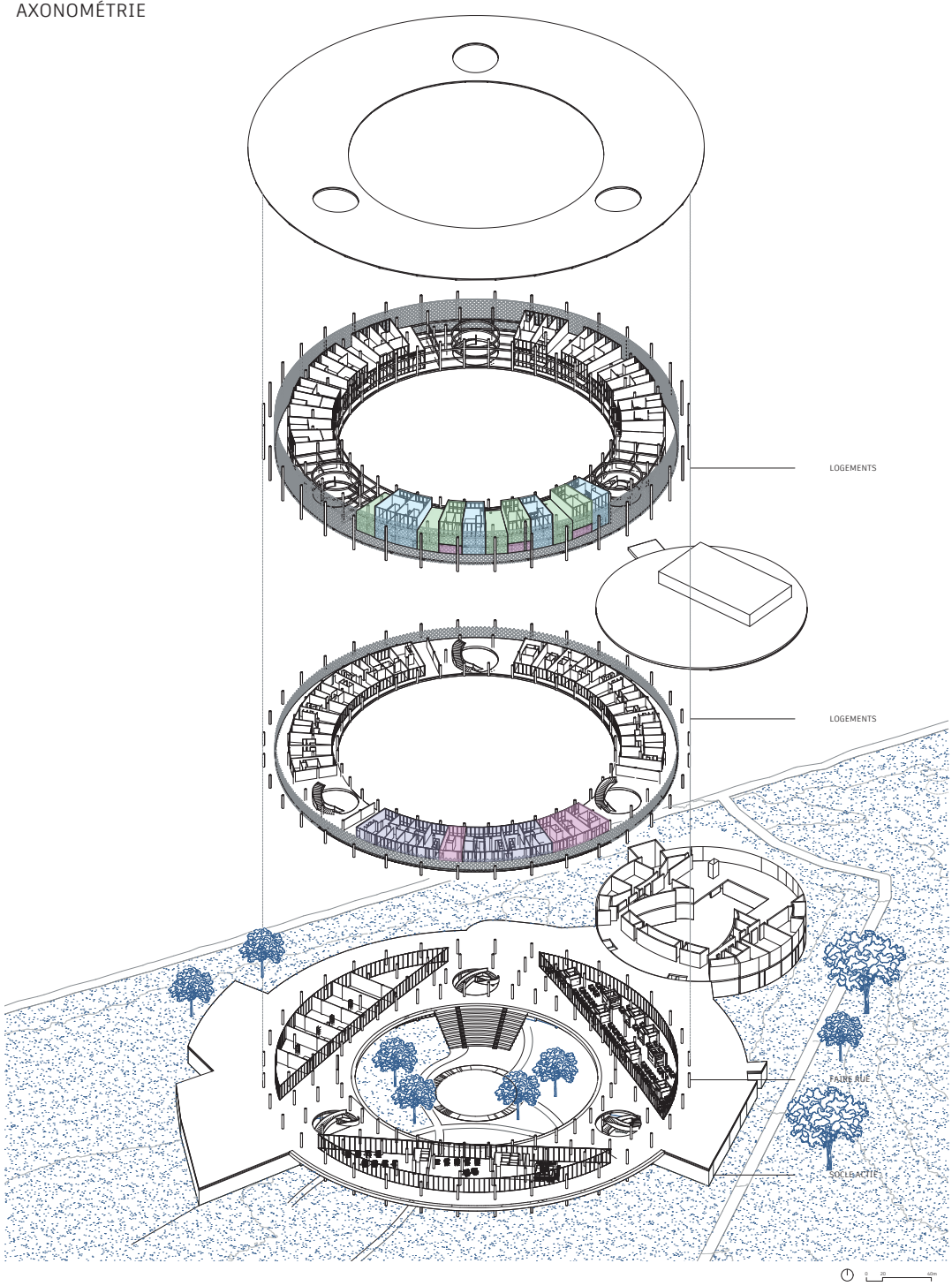


Fig 25 : Axonométrie de la posture 2, Production de l'auteur.

Faire rue

Le premier étage situé au niveau de la rue s'installe sur la toiture existante qui devient une véritable rue urbaine. Cet espace accueille divers programmes complémentaires : des espaces dédiés à la consommation liés au théâtre, des espaces commerciaux associés aux PME du rez-de-chaussée; côté parc se développent des zones de détente comprenant bar, espaces de coworking et bibliothèque. Cette superposition fonctionnelle crée des interactions complémentaires entre usages tout en animant le bâtiment à différents moments dans la journée.

Organisation des logements

Les circulations verticales s'articulent autour des trois trémies circulaires existantes qui deviennent les principaux noyaux distributifs du projet structurant l'organisation des logements aux étages supérieurs.

Les niveaux résidentiels proposent plusieurs typologies d'habitat afin d'encourager une diversité d'occupations et modes de vie. Le premier niveau comprend exclusivement des appartements simplex composés notamment de studios ainsi que d'appartements une ou deux chambres. Le deuxième niveau accueille quant à lui des typologies plus variées : triplex trois chambres, duplex deux chambres ainsi que studios simplex.

Autour de chaque trémie, un palier commun est aménagé en tant qu'espace collectif, destiné à partager certaines fonctions domestiques et à favoriser la création de lieux de sociabilité entre les habitants. Les circulations horizontales prennent la forme de coursives extérieures qui longent la façade, tandis que les logements bénéficient de terrasses orientées vers le cœur du projet.

Réinterprétation de l'architecture d'origine

Plusieurs éléments issus de l'architecture initiale ont été revisités dans ce projet. Un treillis métallique enveloppe les étages résidentiels afin de tamiser la lumière et d'assurer une certaine intimité vis-à-vis de l'extérieur. La toiture conserve également sa fonction d'impluvium en participant à la collecte des eaux vers le bassin central. Par ailleurs, les nouvelles colonnes en bois viennent s'ajouter à la structure existante, tandis que le gabarit du bâtiment reprend celui d'origine pour recréer un vaste atrium ouvert au centre du projet.

Conclusion

Cette approche propose une réinterprétation contemporaine du pavillon par la réactivation du bâtiment existant, l'introduction de nouveaux usages et la création de nouvelles connexions avec le tissu urbain. Le projet questionne ainsi la capacité d'une architecture héritée à évoluer, se densifier et retrouver une place active dans les dynamiques actuelles du site, tout en revisitant certains principes architecturaux du bâtiment originel.

6. CONCLUSION

La présence de nombreux bâtiments inoccupés à Bruxelles soulève aujourd'hui la question de la manière dont la ville peut se développer en s'appuyant sur ses ressources existantes. Parmi ces édifices, le Pavillon Américain constitue un cas particulier. Héritage de l'Expo 58, il présente des qualités spatiales et patrimoniales significatives tout en étant confronté aux défis d'adaptation que rencontrent beaucoup de constructions modernes. Sa réhabilitation pose ainsi une interrogation plus large : comment permettre à une architecture héritée de continuer à jouer un rôle dans la ville contemporaine?

L'objectif de ce travail n'était pas d'apporter une réponse unique ou définitive à cette problématique, mais plutôt d'explorer différentes façons d'envisager la transformation du bâtiment. Les deux postures développées traduisent cette volonté par des approches contrastées. La première mise sur le retrait et le paysage afin de concevoir un programme autonome inscrit dans une temporalité plus lente, attentive aux qualités déjà présentes sur le site. La seconde privilégie au contraire une logique d'intensification des usages, de mixité programmatique et de reconnexion avec la ville.

Ces deux propositions montrent qu'il n'existe pas un modèle unique pour redonner vie à un bâtiment vacant. Les solutions dépendent du contexte, des usages envisagés, des caractéristiques propres à l'édifice ainsi que des ambitions portées par le projet. Elles illustrent aussi que réhabiliter consiste également à créer les conditions favorables à sa réintégration dans les dynamiques actuelles de la ville.

Ces réflexions soulèvent néanmoins plusieurs limites et interrogations. Transformer ce type de bâtiments implique des contraintes économiques importantes liées aux coûts de rénovation et d'adaptation, qui conditionnent fortement la faisabilité des interventions envisagées. Certains programmes risquent par ailleurs de générer des espaces réservés à des publics spécifiques ou à des usages privilégiés, s'éloignant peu à peu du projet initialement inclusif. La frontière entre lieu collectif et enclave représente un enjeu majeur, notamment dans les projets résidentiels ou multifonctionnels de grande échelle.

Au-delà du cas du Pavillon Américain, les réflexions développées ici rappellent que la vacance peut constituer un potentiel pour la ville. Réhabiliter le bâti existant offre ainsi l'opportunité de prolonger la vie de ces architectures tout en leur permettant de répondre aux besoins nouveaux qui émergent. Un bâtiment vacant ne marque pas nécessairement la fin d'une histoire, mais parfois le début d'un nouveau chapitre.

7. BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

CHOAY, F. (1965) - L'urbanisme, utopies et réalités : une anthologie, Paris : Seuil.

DEMEY, T. (1990) - Bruxelles. Chronique d'une capitale en chantier : Paul Legrain.

DEMEY, T. (2008) - Bruxelles 58 année lumière : CFC Éditions.

GEHL, J. (2010) - Pour des villes à échelle humaine, Montréal : Écosociété.

JACOBS, J. (1961) - The Death and Life of Great American Cities, New York : Random House.

LE CORBUSIER (1957) - La Charte d'Athènes, Paris : Éditions de Minuit.

MORENO, C. (2025) - La ville du quart d'heure : une solution pour gagner du temps et sauver notre planète, Paris : Eyrolles.

ROGERS, R. (1997) - Cities for a Small Planet, Londres : Faber and Faber.

SECCHI, B. (2009) - La ville du vingtième siècle, Paris : Éditions Recherches.

PUTTEMANS, P. (2004) - Architecture moderne à Bruxelles 1950–1975, Bruxelles : Mardaga.

HENNAUT, E. (2000) - Bruxelles, deux siècles d'architecture, Bruxelles : AAM Éditions.

STONE, E. D. (1962) - The Evolution of an Architect, Horizon Press.

URL : https://archive.org/details/evolutionofarchi0000ston/page/n7/mode/2up

Articles

DE MEULDER, B. (2008) - « L'Expo 58 et la modernisation de Bruxelles », Brussels Studies.

URL : https://journals.openedition.org/brussels/621

STONE, E. D. (1962) - « Architectural record », Architectural Record.

URL : https://www.architecturalrecord.com/ext/resources/archives/inTheCause/0603DurellStone/stone.pdf

CHIN, C. (2022) - « Architect Corner : Edward Durell Stone », Carol Chin Architecture & Interior Design URL : https://www.carolchin.com/new-blog/2022/3/10/architect-corner-edward-durrell-stone

HUBERT, M. (2008) - L'Expo 58 et le « tout à l'automobile ». Quel avenir pour les grandes infrastructures routières urbaines à Bruxelles ?, Brussels Studies. URL : https://doi.org/10.4000/brussels.621

Entretien

ANONYME, artiste peintre ayant son atelier dans le Pavillon américain - 2 février 2025.

Sites internet
ARCHI URBAIN (2006) - « Centre International Rogier / Tour Martini », émission télévisée. URL : https://www.archiurbain.be/?p=188
BUREAU INTERNATIONAL DES EXPOSITIONS - Expo 58 Bruxelles.
URL : https://bie-expo.org/site/fr/1958-brussels
COLLECTIF D'ASSOCIATIONS BRUXELLOISES (2019) - St-Vide-Leegbeek : une 20e commune à co-construire, Bruxelles. URL : La 20ème Commune
DAVID RUMSEY MAP COLLECTION (1958) - A Guide to the United States Pavilion.
URL : https://www.davidrumsey.com/luna/servlet/detail/
RUMSEY~8~1~347386~90114849:A-guide-to-the-United-States-Pavili
INSITU.BXL (2018) - The Whirling Ear. URL : https://insitu.brussels.be/artworks/whirling-ear
INVENTAIRE DU PATRIMOINE ARCHITECTURAL - Pavillon américain – Expo 58, Bruxelles Laeken, Avenue du Gros Tilleul. URL : https://monument.heritage.brussels/fr/Bruxelles_Laeken/Avenue_du_Gros_Tilleul/2/37970
PERSPECTIVE.BRUSSELS (2018) - Plan Régional de Développement Durable (PRDD), Bruxelles.
URL : https://perspective.brussels/sites/default/files/documents/181105_cdc.pdf
PERSPECTIVE.BRUSSELS (2021) - Share the City – Orientations stratégiques, Bruxelles.
URL : https://perspective.brussels/sites/default/files/documents/sharethecity_tome1_orientationsstrategiques_fr_final.pdf
PERSPECTIVE.BRUSSELS (2022) - Densité urbaine : cahier de recommandations, Bruxelles. URL : https://perspective.brussels/sites/default/files/documents/20220922_projecting_densite_cahier.pdf
PERSPECTIVE.BRUSSELS (2024) - Inventaire des opportunités foncières et immobilières, Bruxelles. URL : Inventaire des opportunités foncières et immobilières | perspective.brussels
PERSPECTIVE.BRUSSELS (2020) – Le Heysel et ses abords, Bruxelles. URL : https://perspective.brussels/sites/default/files/documents/perspectivebrussels_etude_heysel_fr_final_light.pdf
PERSPECTIVE.BRUSSELS (s.d.) - Projet urbain Heysel, Bruxelles. URL : https://perspective.brussels/en/node/693
PURE.TUE.NL (s.d.) - Document de recherche universitaire, Eindhoven. URL : https://pure.tue.nl/ws/portalfiles/portal/3531655/735300.pdf#page=73
REFLEX CITY - « Tour Rogier », Reflexcity.net. URL : https://www.reflexcity.net/bruxelles/tours/tour-rogier
UNION EUROPÉENNE, Les traités de Rome. URL : https://european-union.europa.eu/principles-countries-history/history-eu/1950-1959/treaties-rome_fr
51N4E (2023) - Intérieurs d'îlots de Laeken – Recommandations adoptées par le Collège des Bourgmestre et Échevins, Bruxelles. URL : https://www.brussels.be/sites/default/files/bxl/recommandations_fr.pdf

8. ICONOGRAPHIE

Fig 01 : BROWNJOHN, R. (1958) - Brussels World's Fair – U.S, Bruxelles 1958. URL : https://robertbrownjohn.com/featured-work/brussels-worlds-fair-1958-us-pavilion-streetscape/
Fig 02 : Catalogue des bâtiments vacants à Laeken, Production de l'auteur.
Fig 03 : "La foule à l'Expo' 58 (Photographie)", © Régie des Bâtiments - 2018. Tous droits réservés (Clio2web, https://clio2web.uclouvain.be/items/show/7993, consulté le 28 mai 2026).
Fig 04 : Illustration de l'exposition universelle 1958, Production de l'auteur sur base d'illustrations de Lucien De Roeke.
Fig 05 : Carte postale du viaduc Boulevard Léopold II, BelgoRetro.
Fig 06 : Catalogue de la pratique architecturale de Edward Durell Stone, Production de l'auteur.
Fig 07 : Plan et coupe pavillon américain en 1958, Production de l'auteur.
Fig 08 : Plan et coupe pavillon américain en 2026, Production de l'auteur.
Fig 09 : Axonométrie pavillon américain en 1958, Production de l'auteur.
Fig 10 : Axonométrie pavillon américain en 2026, Production de l'auteur.
Fig 11 : Illustration, Louis Bonte perspective.brussels.
Fig 12 : Catalogue d'espaces publics, Production de l'auteur.
Fig 13 : Carte postale, BelgoRetro. Tour Martini - Centre Rogier | BelgoRetro.be
Fig 14 : DELAVA, W., SCHMIZ, J. & ZAKOSTELSKY, A. (2022-2023) - Modernisme euphorique – Centre International Rogier, Travail réalisé dans le cadre du cours LBARC2040 Architecture & Théories, UCLouvain-LOCI, Bruxelles.
Fig 15 : Aptitudes du pavillon américain à faire ville, Production de l'auteur.
Fig 16 : Analyse de site, Production de l'auteur.
Fig 17-18 : Photographie du pavillon américain, Production personnelle.
Fig 19 : Production personnelle.
Fig 20 : Décomposition Hostel Wadi - Studio Bernardo Secchi & Paola Viganò, Production de l'auteur.
Fig 21 : Plan et coupe de la posture 1, Production de l'auteur.
Fig 23 : Décomposition Tour martini - Jacques Cuisinier & Serge Lebrun, Production de l'auteur sur base de DELAVA, W., SCHMIZ, J. & ZAKOSTELSKY, A. (2022-2023) - Modernisme euphorique – Centre International Rogier, Travail réalisé dans le cadre du cours LBARC2040 Architecture & Théories, UCLouvain-LOCI, Bruxelles.
Fig 24 : Plan et coupe de la posture 2, Production de l'auteur.
Fig 25 : Axonométrie de la posture 2, Production de l'auteur.

UCLouvain

LOCI Bruxelles Louvain-la-Neuve Tournai — Faculté d'architecture d'ingénierie architecturale d'urbanisme

TRAVAIL DE FIN D'ÉTUDES *EN* ET *SUR* L'ARCHITECTURE [LBARC2200]

DECLARATION DE DEONTOLOGIE à intégrer aux documents du TFÉ

Considérant que le plagiat est une faute inacceptable sur les plans juridique, éthique et intellectuel ;

Reconnaissant que le Règlement Général des Etudes et Examens de l'UCLouvain précise la notion de plagiat et décrit les procédures et sanctions liées à sa pratique : https://uclouvain.be/fr/etudier/reglement-general-desetudes-et-des-examens.html

Notant que les étudiant·e·s sont sensibilisé·e·s aux questions d'intégrité intellectuelle durant leur parcours académique et que le site web de l'UCLouvain met à disposition des ressources spécifiques sur le sujet : https://uclouvain.be/fr/etudier/lutter-contre-le-plagiat.html

Je déclare sur l'honneur que ce travail de fin d'étude a été écrit et dessiné de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (dessins, maquettes, idées, phrases, graphes, tableaux, …) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Notant qu'un travail universitaire est le fait d'une production personnelle, réflexive et critique, je déclare en outre avoir fait l'usage suivant des outils d'intelligence artificielle de type agent conversationnel et/ou de production graphique :

	Oui	Non
J'ai utilisé l'IA	X	
J'ai utilisé l'IA pour produire/retravailler des images, auquel cas une mention explicite est indiquée en légende desdites images ;		X
J'ai utilisé l'IA pour retravailler/traduire mon texte, auquel cas une mention explicite est indiquée en préambule ;	X	
J'ai utilisé l'IA pour récolter/compiler des données, auquel cas une mention explicite des requêtes formulées et des réponses reçues de l'IA est indiquée dans la section présentant la méthode de recherche ;		X
J'ai utilisé l'IA pour synthétiser/analyser de l'information, auquel cas la réponse produite par l'IA est utilisée comme source secondaire faisant l'objet d'une analyse critique personnelle explicite, impliquant que je reconnais comme miens les éléments présentés dans le travail et prends toute responsabilité à leur égard.		X

Fait à Bruxelles

Le 20/05/2026

Signature de l'étudiant·e

